This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

43607
34.180

43697
34.180

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

Bought from the Fund for
CURRENT MODERN POETRY
given by
MORRIS GRAY
CLASS OF 1877

LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS

MAURICE MAGRE

LES LÈVRES
ET
LE SECRET

— POÉSIES —

Avec un portrait de l'auteur par HENRY BATAILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1906

LES LÈVRES

ET

LE SECRET

Eugène FASQUELLE. Éditeur, 11, rue de Grenelle Paris

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Parus dans la **Bibliothèque-Charpentier** *à* 3 *fr.* 50 *le volume*

POÉSIES

La Chanson des hommes . . . . . 1 vol.
Le Poème de la jeunesse. . . . . 1 vol.

CONTES

Histoire merveilleuse de Claire d'Amour, suivie d'autres contes . . . . . 1 vol.

THÉATRE

Le Dernier Rêve, un acte en vers (Odéon) . . 1 vol.
Le Vieil Ami, comédie en un acte, en prose (Théâtre Antoine) . . . . . 1 vol.

Il a été tiré de cet ouvrage
cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Jerry Bataille
1906

MAURICE MAGRE

LES LÈVRES

ET

LE SECRET

— POÉSIES —

Avec un portrait de l'auteur par HENRY BATAILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

Tous droits réservés

4697.34.100

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MORRIS GRAY FUND

ENVOI

Je suis pareil à cet enfant,
Qui, laissé seul, dans sa détresse
Fit une lettre et, comme adresse,
Mit simplement : Paris, maman...

De ceux qui m'aimeraient, peut-être,
Moi aussi je suis seul très loin ;
Au hasard, j'ai jeté ma lettre...
Que les hommes en prennent soin !

Pour des êtres charmants et tendres,
Dont j'ignore même le nom,
J'ai fait ces petites chansons...
Puisse une femme les comprendre !

J'ai transcrit là sincèrement
Mon cœur ingrat et peu fidèle...
Maman, Paris... écrit l'enfant...
Mais la lettre arrivera-t-elle ?...

LES LÈVRES ET LE SECRET

1905-1906

LES LÈVRES ET LE SECRET

Nos lèvres ont battu, tendres, chaudes, brûlées,
Je les ai vu frémir, elles se sont aimées.
O lèvres de la femme et de l'homme ! idéal,
Vous qui distribuez la paix, l'ennui, la peine,
Le mensonge muet et le mensonge oral,
But parfumé du soir, repos à la fontaine...
Vous m'avez tout donné, tout pris... L'échange est fait.
Pourtant je ne suis pas pleinement satisfait.

Vous vous étiez donné, lèvres comme une tâche,
De vous communiquer vos saveurs, votre mal ;
Mais ce ne fût qu'un simulacre, un don banal...
Les lèvres ont gardé leur secret... Je l'arrache...

L'INDIFFÉRENT

J'ai cru faire du bien et même j'eus pitié...
Mais le bien que j'ai fait ne sortait pas de l'âme ;
Ma pitié ne venait que de mes nerfs troublés,
C'était une pitié instinctive de femme.

J'ai cru aimer. Du moins, j'en eus les apparences.
J'en ai parlé, je l'ai juré, je l'ai crié...
Mais, si pauvre est mon cœur, que cet amour immense
Au bout de quelques jours je l'avais oublié.

J'ai cru souffrir. J'ai cru sentir en moi la grâce,
Vivre, éprouver, frapper ma poitrine en pleurant.
Je fus comme celui qui regarde un torrent,
Scrute sa profondeur, jette une pierre et passe...

Je suis, dans cette vie, à l'aveugle semblable.
Je n'ai fait qu'effleurer toute chose en passant;
Je n'ai vu devant moi qu'un curieux spectacle,
Et le sang qui coula ne fut jamais mon sang.

Sortir de ma prison, briser ce mur de glace,
Souffrir du mal d'autrui et surtout de mon mal!
Dans mon cœur, que ce don misérable s'efface,
Qui fait, qu'amour ou mort, au fond tout m'est égal!

Hélas! être un indifférent, un égoïste,
Avoir une bonté passive, à fleur de peau!
Qu'un cri de douleur vraie est profond, grave et beau,
Et qu'aux cœurs sans chagrin le bonheur devient triste!

LA FEMME ENFANT

Elle s'amuse à la poupée,
Elle donne à tous des surnoms,
De bagatelles occupée,
Elle bat des mains sans raison.

Elle semble encore à l'école
Et vous fait jouer en riant
A cache-cache, à pigeon vole...
On dit : C'est une femme enfant !

Elle fait mal avec délice,
D'un regard, d'un rire ou d'un mot.
On excuse tous ses caprices,
On pardonne tous ses défauts.

Elle joue avec sa faiblesse
Et ses petits airs triomphants.
Elle est sans pitié ni tendresse :
On dit : C'est une femme enfant.

Prenez garde au charme suprême,
A ce puéril abandon,
Car elle brise un cœur qui l'aime
Comme elle croque des bonbons.

J'ai connu quelqu'un que ces choses
Autrefois charmaient plus que tout,
Qui disait qu'il tombait des roses
Dans les éclats de rire fous,

Que d'avoir quinze ans à toute heure,
C'est un rêve rare et charmant...
Mais, lui, devint vieux avant l'heure
Pour aimer une femme enfant...

UN REMORDS

Dans les jeux qu'elle aimait, sans qu'elle en eût le [doute,
J'aurais dû perdre exprès pour lui faire plaisir.
Si l'on pouvait savoir que la vie est si courte,
L'on serait généreux pour ceux qui vont mourir.

Lorsque je revenais de quelque long voyage,
Le moindre don était un emblème d'amour.
J'apportais maints objets au fond de mon bagage,
Mais son petit présent, je l'oubliais toujours.

Avec des riens que de bonheur je pouvais faire !
Pour elle mon sourire éclairait la maison.
Quelques mots d'amitié, c'est assez pour les mères...
Mais, de ces mots, j'étais avare sans raison.

J'étais silencieux, exigeant et maussade ;
Elle avait de l'orgueil à sortir avec moi,
Mais je disais ne pas aimer la promenade...
Pourquoi est-on méchant pour sa mère, ah ! pourquoi ?

Demain je serai bon, demain, demain encore...
Et l'on remet toujours de donner du bonheur.
Pour ma mère, demain aurait été l'aurore,
Si son fils bien-aimé avait ouvert son cœur.

Cœur ingrat ! cœur ingrat ! Que rien ne te console!...
Laisse trop tard couler les larmes de tes yeux,
Puisqu'en mourant voici ces dernières paroles :
Que tu fus bon pour moi ! mon enfant! sois heureux !...

JE MENS

Je mens un peu comme les femmes,
Sans calcul, au petit bonheur ;
Mes mensonges sortent du cœur
Avec naturel, inconscience.

Entre le faux, entre le vrai,
Je ne fais pas de différence ;
Mais pourtant, à la vérité,
Je préfère ce que j'invente.

Je te trompe sans y penser
Et j'en ai du remords, en somme,
Mais je songe à recommencer
Quand je supplie que tu pardonnes.

Mes douleurs sont à fleur de peau ;
De mes grands serments je me joue ;
Mes pleurs même me semblent faux,
Ils ne coulent que sur ma joue.

Mes passions sont des personnages
Qui me restent presque étrangers ;
Curieusement, je les regarde,
Je les vois tourner et danser.

Et je crois être dans un cirque,
Mon âme est comme les cerceaux
De papier léger, que déchirent
Les danseuses et les pierrots.

Souffrances, rêves et tendresses
La traversent comme des clowns...
Le papier vole en mille pièces,
Mais on en recolle les trous.

ON VIEILLIT

A vingt ans on a cru sa jeunesse éternelle,
Il semble que le temps ne nous atteindra pas,
Que notre vie sera plus intense et plus belle,
Qu'on peut vers l'avenir tendre toujours les bras.

On vieillit. C'est d'abord une ride à la tempe,
Des cheveux gris perdus parmi des cheveux noirs...
On ne sait pas si l'huile a baissé dans la lampe,
Comment le jour devient tout doucement le soir...

L'esprit est moins actif, le corps est moins alerte.
Un cercle en fer vous tient si l'on a mal dormi.
On cherche à refuser les nuits de veille offertes.
On compare sa force à celle d'un ami.

D'abord on n'y croit pas, c'est une idée qu'on chasse.
On se flatte d'avoir un corps que rien n'abat.
Mais dans l'éloignement imprévu d'une glace,
Un homme, un jour, paraît qu'on ne connaissait pas.

Mais non plus celui-là que l'on se plaisait d'être,
C'est un autre, vieilli, et le même pourtant...
Ah ! quelle clairvoyance a soudain pu permettre
Qu'on suive sur ses traits les ravages du temps ?

Avec un vieux portrait, anxieux, on compare...
Un subtil élément s'est figé... L'on comprend
Les nerfs plus irrités, les fatigues, les tares,
Les chagrins sans motif, les étourdissements...

Eh quoi ! tu périrais, jeune et charmante ivresse,
Spontané mouvement et chaleur de mon sang...
O goût de l'amitié, des fêtes, des caresses,
Amour de tous plaisirs qui me faisait puissant !...

Non, je me suis trompé, je suis encor moi-même,
Ma jeunesse est en moi, rien ne peut me l'ôter.
Je mordrai comme avant la chair du fruit que j'aime,
Je veux goûter encor aux chères voluptés.

Je ne serai jamais, nature, ton esclave.
Vieillis-moi, courbe-moi, fais tomber mes cheveux,
Ravine de sillons ma face, je te brave,
Je porte le flambeau plus loin que tu ne veux...

Tu ne glaceras pas mon cœur dans ma poitrine,
Je le rallumerai par un constant effort ;
Debout, je défendrai cette flamme divine,
Tu ne prendras ma vraie jeunesse qu'à la mort...

LE DON JUANISME

Je me crois obligé de séduire, je crois
Qu'en simulant l'amour mon cœur sera moins triste.
C'est pour le geste un peu, pour mes amis, pour moi,
L'orgueil de mettre un nom de plus sur une liste.
Il le faut, et mon cœur s'habitue à cet art ;
Il en a calculé le progrès, les hasards,
Il sait que la froideur cause la jalousie,
Que l'on perd du terrain par trop de courtoisie

Et qu'il faut, sans motif raisonnable, passer
Des plus tendres aveux à des regards glacés.
Plaire ! pauvre idéal d'une âme médiocre !
J'ai usé dans des soirs, stériles, équivoques,
Sans amour, sans ardeur et même sans plaisir,
Ma faculté d'aimer à force de mentir.
La défense stimule, il faut triompher vite.
C'est à la fin une leçon que l'on récite...
Gagnera-t-on ? C'est comme une partie d'échecs
Et le cœur chaque jour devient un peu plus sec...
J'ai, pour plaire, ajusté des morceaux de romances
Et raconté comme d'insignes confidences
Des larmes, des regrets, des soirs désespérés,
Un cliché si banal que j'étais écœuré.
Et je l'ai si souvent redit, pour le prestige
De voir au fond des yeux le trouble d'un vertige,
De sentir une main plus brûlante trembler,
Je suis habitué tellement à parler
Savamment, par degrés, de charme, de tristesse,
De mystère des cœurs, d'impulsive tendresse,
Que, si je sens en moi quelque vrai sentiment,
Je ne peux l'exprimer qu'en phrases de romans,

Et qu'au lieu de jouir de l'amitié des femmes
Je me crois obligé d'analyser leurs âmes
Et la mienne, poussé vers ce rêve banal
Par le cruel devoir d'un affreux idéal...

SON BONHEUR

Certes, tu ne me disais rien,
Mais je te sentais offensée,
A ton regard, à ton maintien,
Par quelque jalouse pensée.

J'ai compris et, joyeusement,
J'ai pris tous les portraits de femme,
Les lettres, les fleurs, les rubans,
Et les ai jetés dans les flammes.

Mes amis t'étaient importuns.
C'est le fait des grandes tendresses ;
Je les ai chassés un par un :
Ainsi l'on chasse sa jeunesse.

Un bruit de plume ou de papier
D'un autre rêve était l'emblème,
Le cœur se croit vite oublié :
J'ai déchiré tous mes poèmes.

Mais je chérissais peu à peu
Les tableaux, les fleurs, les images,
Les meubles, la lampe et le feu...
Nous sommes partis en voyage...

Et quand, de ville en ville errant,
J'eus cessé d'écrire à mon père,
Quand j'ouvris mes bras en pleurant
N'ayant plus que toi sur la terre,

N'ayant que tes yeux pour douleur,
N'ayant que tes bras qui m'abritent,
Alors tu m'as dis : Je te quitte,
Tu ne fais rien pour mon bonheur.

LA VOLUPTÉ

O volupté, secret de nos âmes modernes...
Chacun te porte en lui, espérance, remords ;
Tu mets des fixités dans les yeux, tu les cernes
Et tu pâlis le teint et tu mincis le corps.

Je te vois dans le feu, sur les coussins tu rampes,
Tu donnes des regards animés aux portraits,
O chaleur de mon sang qui bat à fleur des tempes !...
Rayonnement sensible autour de mes poignets !...

Tu te penches sur moi quand j'écris mes poèmes,
Tu fais tomber ma plume et tu me dis, tout bas,
Les desseins de mes sens, inconnus de moi-même,
Le trouble de mes nerfs que je ne savais pas.

Je vais et dans la rue les formes, les figures,
Le genou sous la jupe et le cou mat et blanc
Et le contour du sein tremblant sous la fourrure
Ont alors des aspects singuliers et troublants.

Je vois autour de moi les mauvaises pensées,
Je sens ce que la jeune fille a de désirs,
Sous son manteau fermé, ses paupières baissées,
Et quels songes fiévreux enivrent ses loisirs.

Et j'aime imaginer près des vases d'albâtre,
Tandis qu'elle parcourt quelque livre pervers,
Dans l'air que l'abat-jour et le feu font bleuâtre,
Ses chauds tressaillements sous son peignoir ouvert...

Je devine dans les allures des passantes
La main qui, sous le gant, est nerveuse et crispée;
Les étourdissements et la bouche brûlante
Et les odeurs d'éther du flacon échappées....

Je songe à la surprise, à l'étreinte imprévue,
A ce cri de nos sens, délicieux, amer,
Qui livre la plus fière aux lèvres inconnues
Pourvu qu'un grand frisson palpite dans sa chair.

Je vois des yeux rêveurs dans les coupés qui passent,
Des bouches de désir aux vitres des maisons,
Et des ondes d'amour rayonnent dans l'espace,
Me versent des langueurs, des fièvres, des poisons.

O volupté, but de la vie, que je suis triste
D'être ainsi ton esclave et de porter ton joug !
Mais c'est en vain ! jamais tes ongles ne me quittent,
Ma salive a toujours ton parfum et ton goût.

Et pourtant j'aime même tes pleurs, ta tyrannie,
Tes blessures et ta cruelle avidité,
A ce néant de glace et de monotonie
Que la vie est sans toi, volupté, volupté !...

LES DEUX BONHEURS

J'aime deux femmes à la fois
Et partage mon âme entre elles.
Je suis à toutes deux fidèle
Et je les confonds quelquefois.

C'est très mal. Des remords me troublent
Et je m'afflige du hasard
Qui fit ainsi mon amour double.
Elles ont le même regard...

Je voudrais qu'elles se connaissent
Mais n'ose dire mon secret.
Pourtant, à travers ma tendresse,
Je suis sûr qu'elles s'aimeraient.

Je voudrais pouvoir dire à l'une
Tout ce que l'autre a de charmant.
Qui sait ? leur affection commune
Les unirait profondément.

Hélas ! une femme croirait
Que l'amour est sans poésie,
Si son âme se dérobait
Au devoir de la jalousie.

Aussi je prétexte un voyage,
Je suis furtif, je mens, j'ai peur
Et porte en moi deux personnages
Pour préserver mes deux bonheurs.

L'HABITUDE DU MALHEUR

De ne pas être heureux ils ont pris l'habitude ;
Ils sourient doucement à tout mal qui les touche ;
On s'étonne de voir si peu d'inquiétude
Dans leurs yeux et si peu d'amertume à leur bouche.

Pour eux, l'événement inattendu est triste ;
Toute porte qui s'ouvre est un mauvais présage.
Jamais ils ne supplient le destin, ils résistent
Et leur dos résigné se voûte davantage.

Leurs doigts sont frémissants sur le papier des lettres
On ne leur écrit pas pour des choses heureuses.
Et chaque bruit de pas est un malheur, peut-être,
Et même quand ils rient leur voix n'est pas joyeuse.

C'est à ceux-là toujours que l'on fait de la peine.
On dirait qu'un fossé de leur cœur nous sépare ;
Pour eux nous ne donnons notre amitié qu'à peine
Et de notre bonté nous leur sommes avares.

Pour eux nous ménageons la joie, il semble même
Que nous leur en voulons d'avoir si peu de chance.
C'est parmi les heureux qu'on choisit ceux qu'on aime :
Notre cœur a d'instinct d'habiles préférences...

Mais ils y sont accoutumés, ils nous pardonnent ;
A notre ingratitude ils sont faits par avance.
Ils sont contents de nous pour si peu qu'on leur donne,
Le malheur leur a fait apprendre la clémence.

LES FAUX ADIEUX

On se fait de grands adieux;
On dit des choses touchantes
Sur la vie indifférente
Et sur soi-même on s'émeut.

On a pitié de ses larmes
Et de son propre chagrin :
On sera tout seul demain...
Mais cela n'est pas sans charmes.

On est solennel un peu
Et l'on dit : Plus tard... peut-être...
Et l'on échange ses lettres...
Chacun détourne les yeux...

On va quitter ce qu'on aime.
En secret, l'on sent monter
Un goût de la liberté
Qu'on ne s'avoue pas soi-même.

« Allons, adieu, pour toujours !
Et loin de moi sois heureuse... »
Comme l'âme est oublieuse !
On songe à d'autres amours !

Mais, sans qu'on se le demande,
On se voit le lendemain,
Et chacun se tend la main...
L'habitude en est si grande !

LES GOUTS DE LUXE

L'usure des tapis, la tache du plafond,
L'appui de fer rouillé qui borde le balcon,
Les fleurs de ces rideaux et leur étoffe ancienne,
Ce bouquet sec au fond d'un vase en procelaine,
Et ce trou dans le mur et le miroir rayé,
Ces morceaux de charbon qui roulent du foyer,
Les objets témoignant d'un goût pauvre et vulgaire,
Et la banalité des meubles, la poussière,
L'ennui de tout cela m'empêche de t'aimer.
Vois-tu, c'est un désir que rien ne peut calmer,

Misérable, analogue aux désirs qu'ont les filles,
De clinquant, de beautés voyantes et qui brillent...
Je chéris bassement les velours et les ors,
Les lambris luxueux et les riches décors,
L'infini des miroirs aux flammes des bougies,
Les beaux appartements, leur faste et leur magie...
La richesse a pour moi des attraits tout-puissants ;
J'affecte de la mépriser, mais par mon sang
Je voudrais en payer l avide jouissance.
Ce cœur qui t'a semblé si simple d'apparence,
De ton amour tout seul demeure insatisfait,
Et tes mains sans bijoux et tes cheveux défaits
Lui paraissent moins beaux que le luxe des chambres
Où les coussins épais ont un fin parfum d'ambre,
Où l'air est tendre ainsi qu'un bain délicieux,
Où la soie qui frémit, les lampes et le feu
Mettent de bleus éclairs dans l'or des chevelures,
Aux palpitations profondes des tentures.

LA DUPERIE DES LARMES

On se dit : J'ai trop de scrupules...
Les femmes souffrent moins que nous,
Leur chagrin tout de suite brûle
Et s'évapore on ne sait où.

Ce sont leurs nerfs qui se contractent
Au premier battement de cœur.
Je veux garder mon âme intacte
Et rester fort devant ses pleurs...

On n'en est pas sûr tout de même,
On a peur d'avoir du remords,
Et puis aussi lorsque l'on aime,
C'est si malaisé d'être fort.

Ah ! jusqu'à quel point est-on dupe
Des doigts frémissants et des mots ?
Sa douleur qui nous préoccupe,
Loin de nous meurt-elle aussitôt ?

Êtes-vous la fleur ou l'ivraie,
Pleurs faciles des yeux aimés ?
Que roules-tu de douleur vraie,
Sillon, dans la poudre creusé ?

O larmes, si mes yeux vous quittent,
Si je ne pense plus à vous,
Je crains que vous ne séchiez vite...
Sans ma pitié, existez-vous ?

LE BONHEUR TRISTE

O bonheur, tu m'as fait un idéal vulgaire !
Je regrette le temps où j'étais moins heureux :
Ma chambre était plus claire avec moins de lumière,
Mon lit était de fer, mais on y dormait mieux.

C'est vrai, c'était le temps de ma mauvaise vie,
J'étais moins bon, plus orgueilleux, moins attaché,
Mes maîtresses d'alors n'étaient pas bien jolies,
Même elles me trompaient et sans trop se cacher.

Les volants épinglés de leurs robes mal faites,
Les rubans mal noués et salis me charmaient...
J'avais peur de voir fuir ces âmes imparfaites,
Tout l'imprévu du monde en leurs yeux frémissait...

Hélas ! ma bien-aimée est charmante et fidèle,
Pleine d'attentions, de tact et de douceur,
Et n'a qu'un seul défaut, sa présence éternelle,
Et le fleuve d'amour qui coule de son cœur.

Ses yeux sont clairs et doux sans arrière-pensée,
Et sa robe la moule et ne fait pas de plis.
Mais son affection ne s'est jamais lassée,
Je sens que ma santé lui cause des soucis.

Devant le même feu, sous les rideaux semblables,
J'entends son même pas résonner dans la cour...
O bonheur quotidien, puissant, inexorable,
Fixe comme l'horloge et le coucher du jour !...

Jours heureux ! ô fardeau des âmes désireuses !
Jours heureux ! qu'à la fin vous répandez d'ennui !
Je songe à vos beautés, liaisons malheureuses,
Aux cris de désespoir des amants dans la nuit.

Je songe à vous, chers soirs des trahisons anciennes,
Angoisses de l'attente aux rendez-vous manqués,
Maîtresses d'un instant, maîtresses incertaines,
O cœurs inconscients travestis et masqués !

Quand verrai-je paraître un destin moins servile,
Des yeux secs, une main s'échappant dans ma main,
Des sentiments nouveaux sur un visage hostile,
Le charme du refus et l'attrait du dédain ?...

COMME ELLES SONT

Elles semblent tendres, sensibles,
Avec des nerfs très délicats.
La moindre influence invisible
Se reflète sur leur teint mat.

Entre ses bras si l'on les serre,
On craint de leur faire du mal.
Elles sont des plantes de serre,
De fragiles fleurs de cristal.

Il repose en ces formes rares
De beaux sentiments, semble-t-il,
Qu'à leur cou si mince on compare,
Plus fins et plus doux que leurs cils.

Ces âmes que nous croyons pures
N'obéissent qu'à leur plaisir...
Elles sont brutales et dures,
Se plaisent à faire souffrir.

Elles n'ont pour ceux qu'elles aiment
Ni pitié ni ménagement,
Il leur faut tenir leur amant
Esclave, à genoux, et quand même.

Et pour ceux qu'elles n'aiment plus,
Ces délicates sensitives
Ont des supplices ingénus,
De froides cruautés naïves...

LES ARDEURS ÉTEINTES

Que de regrets on lit dans les yeux qui vieillissent !
Que de frémissements insoupconnés qui glissent
Sur ces corps que le temps jusqu'au bout laisse droits !
Que de trésors cachés ! que d'ardeurs sans emploi !
La langueur de l'allure et le pli de la lèvre,
Le poignet toujours chaud où brûle un peu de fièvre,
Tout, jusqu'au relief des bagues sous les gants,
Jusqu'au choix du parfum, jusqu'aux plis élégants

De la jupe, révèle une âme insatisfaite,
La volupté dormant sous des robes honnêtes.
Qu'elles ont dû souffrir auprès de leur miroir!
Chaque ride est le souvenir d'un désespoir.
Pour sentir leur beauté chaque jour incomplète,
Pour le grain de la peau moins pure et moins parfaite,
Que de pleurs répandus avant de renoncer !
Oh ! poème d'amour, des yeux vite baissés !
N'allez pas, en passant, même effleurer leur robe.
Leur forme glisse vite et leur pas se dérobe;
Pas un tressaillement ne saurait les trahir...
On dirait leur orgueil irrité d'un désir,
Au moindre frôlement il semble qu'on les froisse...
Mais non, c'est une peur, mais non, c'est une angoisse
Du charme insuffisant qui ne retiendra plus...
Peut-être le regret des bonheurs disparus,
De l'étreinte du soir, du baiser sur la porte,
De toute la chaleur de leur jeunesse morte.
L'on est devant un mur de glace et de fierté,
Car elles savent trop la fin de leur beauté
Et qu'elles ne sont plus assez irrésistibles.
Sous un flot de désirs elles sont insensibles.

Si l'on parle d'amour, rien d'elles ne frémit.
Elles disent, fermant leur paupière à demi:
Je n'y crois pas... de loin, tant leur voix s'est voilée,
Elles qui, cependant, en sont toutes brûlées...

LA CHANSON DE L'INCONSTANT

Pourquoi faut-il que j'aime ainsi
Toutes les femmes ?...
Elles sont mon plus grand souci
Et je m'en blâme.

C'est assez qu'il tombe un bouquet
D'une fenêtre.
C'est assez d'un regard coquet
Qui dit : Peut-être...

Cette jeune fille au détour
De la ruelle,
Dans son châle a pris mon amour,
Mais où va-t-elle ?

Sur ce balcon, ombré de soir,
Quelqu'un se penche.
Voici mon cœur, ô cheveux noirs,
O mains si blanches!..

Croyez-moi, madame, fermez
Votre persienne.
De me forcer à vous aimer
Est-ce la peine ?

Celui qu'on nomme un inconstant
N'est pas à craindre.
D'être heureux il n'a pas le temps :
Il faut le plaindre...

LE DÉBAUCHE

J'accomplis tour à tour des actes bons ou pires.
J'ai le même remords ou le même sourire
Pour avoir fait du bien, pour avoir fait du mal.
C'est là le châtiment d'un cœur sans idéal
De ne pas distinguer entre eux l'or et la pierre.
Et je me sens pareil au débauché vulgaire
Qui marche tard, la nuit, avec des compagnons,
Dans un quartier perdu de ruelles sans nom,
Qui marche pour briser la terrible couronne
Que les veilles, le feu, l'alcool à ces fronts donnent,

Et, s'arrêtant soudain de rire et de chanter,
Embrasse une rôdeuse ou crache devant elle
Au hasard, par dégoût comme par charité,
Et s'en va, sans savoir si même elle était belle,
Le long des murs usés suintant le chagrin,
Dans le brouillard, parmi les becs de gaz éteints...

POURQUOI L'ON AIME

Que peut me faire ton âme ?...
De tes yeux charmants
Ce que j'aime, c'est la flamme
Non les sentiments.

Ton amour sans alliage
Comme un pur métal
Est à fleur de ton visage,
Mais ça m'est égal...

J'ai connu de longue date
L'oubli dans tes bras.
Tu ne sais pas être ingrate
Et tu ne mens pas.

De ton cœur, de tes aumônes
Beaucoup m'ont parlé.
Par tout ce que tu me donnes
Je suis accablé.

Ma vie de ta vie est pleine,
Et vois cependant
Comme mon âme est vilaine :
Pour la moindre dent,

Pour un pli sous la paupière,
Un défaut léger,
Pour un peu moins de lumière
Dans tes yeux changés,

Comme un grand ballon qu'attache
Un tout petit fil,
Mon amour qu'un rien détache
Où s'enfuirait-il ?..

LE DON D'ÊTRE SPONTANE

Le don d'ouvrir son cœur et d'être spontané,
De savoir par un mot, un geste, se donner,
De varier selon les mouvements des âmes,
Je l'ai perdu, ce don subtil comme une flamme...
Je comprends la douleur et n'y peux compatir;
Si j'en souffre, j'ai l'air de ne pas en souffrir.
Il passe en moi comme un torrent de sécheresse,
Au chagrin qu'on me conte, à la grande tristesse
D'un ami qui voudrait être un peu consolé.
Mes sentiments toujours sont lointains et voilés

Par des mots affreusement secs, par des paroles
A l'accent récité comme on récite un rôle.
J'ai des trésors d'amour et de sincérité;
Ils ne peuvent de moi sortir en liberté.
Et même s'il s'agit de ma propre misère,
Mon chagrin sonne faux, je n'ai pas l'air sincère,
Et je semble pleurer non pour de vraies douleurs,
Mais hypocritement pour faire voir mes pleurs...

CEUX QUI SE SONT AIMÉS SE RETROUVENT

Les adieux éternels sont faux et périssables...
Ceux qui se sont aimés ne se séparent pas,
Et s'ils suivent de loin un destin dissemblable,
Ils se retrouveront lorsque leur jour viendra...

Ils ont fait de leurs mains une chaîne puissante,
Invisible et subtile et qu'on ne peut briser,
Et, quel que soit le cours de leur vie apparente,
Ils penseront toujours à leurs anciens baisers.

D'abord ils se sont fui pour calmer la blessure,
Contre une autre poitrine ils se sont reposés;
Ils ont cru peu à peu que les pleurs des ruptures
S'étaient dans leurs yeux clairs à jamais desséchés...

A leur insu, pourtant, un souvenir les guide,
La forme des cheveux, la robe qu'on aimait,
Un geste d'abandon, une parole triste,
Et c'est comme un flambeau qui ne s'éteint jamais.

Et, tôt ou tard, ils se retrouvent face à face,
Changés et différents, hostiles quelquefois,
Et sur leurs traits vieillis cherchent avec angoisse
Les restes effacés de l'amour d'autrefois.

A CELLE QUI VEUT ÊTRE RESPECTÉE

Ah ! pesant est l'amour des cœurs trop vertueux !
Comme ils sont exigeants ! qu'il leur faut de tendresse !
Comme on est obligé de tout craindre pour eux !
Comme ils comprennent mal nos cœurs et leurs faiblesses !

La lettre d'un ami qu'on a voulu cacher,
Un retard, un oubli suffit pour qu'ils s'alarment !
Pour un rien on a peur de les effaroucher
Et de faire couler leurs impeccables larmes.

Puis, toujours être bon et toujours repentant,
A cause des défauts de son âme imparfaite !
Ne pas être des deux le plus sage, et pourtant,
Sous le poids du pardon, courber toujours la tête !

Ah ! qu'il vaut mieux moins de noblesse et de vertu !
Que les yeux sont plus beaux des femmes ordinaires !
Dans leur flamme demeure une part d'inconnu ;
Leur mensonge du jour en change la lumière.

De notre vie à nous comme elles sont plus près !
Elles exigent peu, sachant les cœurs arides...
Nous venant de moins loin leur pitié est plus vraie...
L'on sait que leur amour et périssable et vide...

Lorsque nous les trompons, au moins, c'est sans re-
[mords,
Elles n'en souffrent guère en ayant l'habitude,
Et nous ne tirons pas de nous avec effort
Le respect, la tendresse et la sollicitude.

Un abîme d'ennui ne nous sépare pas.
Notre cœur bat plus fort auprès de ces égales.
Le repos est profond qu'on goûte dans leurs bras,
De toute leur faiblesse une douceur s'exhale...

J'ai peur de celle-là qui n'a jamais menti.
Elle peut être indifférente, étant fidèle...
L'amour est trop souvent par la vertu trahi
Et la femme qui ment est toujours la plus belle.

RUPTURE

Allez, détachez-vous sans chagrin d'un ingrat.
Je ne mérite pas ces souhaits, ni ces larmes,
Ni ces pressentiments, ni ces vœux délicats...
Mon amour ne vaut pas ce qu'il coûte d'alarmes.

Otez-le comme on ôte une bague d'un doigt,
Dont elle a quelque temps pressé la petitesse...
Comme la perle et l'or laissent un cercle étroit,
Qu'il ne reste de moi qu'un halo de tendresse.

Je ne suis pas si bon que vous avez pu croire.
Je ne sens vivement que mon propre chagrin;
J'ai semblé compatir au mal d'autrui par gloire,
Et c'est par vanité que j'ai tendu la main.

Je n'ai su qu'affecter la joie ou la tristesse;
Je regarde la vie comme dans un miroir...
Vos pleurs délicieux, vos charmantes faiblesses
Me faisaient m'incliner vers vous pour les mieux voir.

Et même dans vos bras, même dans l'harmonie,
Où nos mains, nos regards et nos cœurs étaient joints,
Même en parlant d'amour, un curieux génie
Me permettait de voir notre groupe de loin...

Dans les fleurs de vos yeux, par un don, une grâce,
On lisait librement votre sincérité;
Mais tous mes sentiments à moi avaient deux faces,
L'une à l'aspect menteur, l'autre de vérité.

Puis, au fond, je n'attache à rien de l'importance,
A rien, même à l'amour... Ah ! partez, il est temps...
Mais surtout, sans adieux... Quittons-nous en silence,
Car je n'ai pas de cœur... pas de cœur !... et pourtant...

L'OISEAU MÉCANIQUE

Tendre, passionné, ironique,
Mon cœur qui chante sans objet
Est comme un oiseau mécanique
Dans un magasin de jouets.

L'oiseau fait de belle roulades
Pour une poupée aux yeux d'or,
Qui sait prodiguer les œillades
Si l'on presse sur un ressort.

Or, quand chante la voix magique,
Un nain bleu se met sur un pied,
Danse et tourne, ivre de musique,
Par l'harmonie extasié.

Auprès d'un sapin minuscule,
Un petit pâtre en bois sculpté
Écoute dans le crépuscule
D'une Suisse peinte en papier.

On s'émeut au jeu de massacre :
Tous les fantoches sont penchés.
Au fond d'une coquille en nacre
Deux amours se sont rapprochés.

Et, sous la soie bariolée,
Un arlequin, fier comme un roi,
De ses longues mains noir gantées,
Presse longtemps son cœur de bois.

Et frémissant à chaque trille,
Atteint d'un indicible amour,
On le voit marcher dans les quilles,
Pâle sous son loup de velours.

Tandis qu'un vieux polichinelle
Sous la poussière, dans un coin,
Rêve d'avoir aussi des ailes
Pour chercher dans le monde, au loin,

Une ballerine de tulle
Qui dansait au bout d'un jet d'eau,
Ne le trouvait pas ridicule
Et lui jetait des gouttes d'eau.

Mais sur sa chaise la poupée
Répond invariablement,
A la voix par elle inspirée,
Sans se lasser : Papa... maman !...

— Moi aussi j'aime une poupée...
Ses yeux, qui rappellent le ciel,
Sont en porcelaine dorée,
Ses cheveux sont artificiels.

Elle se tient droite et correcte,
Animée d'un ressort secret,
Dans un salon neuf qui semble être
Une vitrine de jouets.

Pareil à l'oiseau mécanique,
Je suis là parmi des pantins
Et dis les choses nostalgiques
De mon rêve et de mon chagrin.

Je vois chacun hocher la tête ;
Des personnages en habit
Font des saluts, des pirouettes ;
Chaque geste est mû par un fil.

Et je comprends. Marionnettes,
Soldats de plomb ou arlequins,
Ils ont du coton dans la tête,
Ces jouets à l'aspect humain.

Mes discours partent en fumée,
L'on danse si je tends les bras
Et mes vers à la bien-aimée
Lui font dire : Maman... papa !...

Mais, quand l'oiseau chante, une note
Devient soudain un grincement...
Il fait un bruit sec et tressaute :
Il faut remonter l'instrument.

Je suis pareil. Ma voix brisée
Grince et se termine en fausset.
Mais la mécanique est cassée :
Je ne chanterai plus jamais...

L'AMOUR DE L'ARGENT

J'affecte d'être généreux, je suis avare.
Si j'ai donné, c'était pour paraître donner.
De la bonté sincère un torrent me sépare,
Celui de mes désirs toujours inapaisés.

J'aime l'argent et l'or d'une amère tendresse,
La couleur du métal et ses profils de roi,
Ses dates et ses sceaux, la forme de ses pièces,
La trace qu'ont laissée des milliers de doigts...

J'aime l'argent qui fait la vie plus luxueuse,
Qui permet d'accomplir de belles actions,
De cultiver en nous des âmes vertueuses
Et qui nous fait loyaux, intelligents et bons...

L'argent qui fait aimer des femmes qu'on désire,
Qui permet de marcher parmi de beaux pays,
De s'asseoir en rêvant sur le pont des navires,
L'argent qui rend meilleur le regard d'un ami.

Tout ce qui dort en moi de sentiments vulgaires,
De basses jalousiès, d'orgueil, de faussetés,
L'argent le changerait en nobles qualités
Comme avec une lampe on fait de la lumière...

LE SUPPLICE DU DÉSIR

Je meurs de trop aimer et de trop désirer.
Toute femme qui passe à mes yeux est charmante...
D'aucun parfum plus doux je ne fus pénétré...
Elle est la plus jolie, elle est la plus troublante...

Soirs d'automne à Paris, que vous êtes puissants !
Les feux des magasins, les bijoux des vitrines,
Les toilettes, les fleurs, la richesse du sang
Qui coule sous le grain des peaux ombrées et fines,

Les soleils amortis par le gaz et le soir,
L'orgue au fond d'une cour, les flaques d'eaux qui [brillent,
Une voilette épaisse, un cou de jeune fille,
Tout répand dans mon cœur la langueur et l'espoir.

« Oh ! rien qu'un signe, enfant, sur le seuil de la porte...
Jetez-moi ce bouquet ou jetez-moi ce gant !...
Que, serré contre vous, les voitures m'emportent
Vers des boudoirs profonds et des salons ardents... »

J'entrevois vaguement des fourrures, des bagues,
La sveltesse du corps, la fierté du regard,
Et, dans le jour mourant et les parfums épars,
Toujours je tends les bras et toujours elles passent...

CONSEILS A MA MAITRESSE

Parle-moi de toute chose,
Mais pas de ton cœur,
Ne me porte pas de roses,
Néglige les pleurs.

Fais comme si les étoiles
N'étaient pas au ciel.
Être rêveuse, être pâle,
N'est pas essentiel.

Ne me dis pas que tu m'aimes,
Car peut-être, un soir,
Je finirais tout de même
Par le trop savoir.

Ne m'oblige pas à rompre
Avec mes amis.
Et, même si je te trompe,
Pardonne et souris.

Ne crois pas ton cœur trop tendre
Incompris par moi.
Qu'y avait-il à comprendre ?
Presque rien, ma foi !

Une fleur bleue dans un vase,
Des rubans autour,
Le petit jet d'eau qui jase
Son refrain d'amour.

La vie n'a pas tant de charmes
Quand on est heureux...
A quoi bon avec des larmes
S'abîmer les yeux ?

L'amour est un but stérile
Et s'aimer un peu,
C'est déjà très difficile
Et très dangereux.

LES AVARES

L'on ne se dit jamais ce qu'on voudrait se dire.
Il flotte une atmosphère opaque entre nous deux,
Et l'on a beau pleurer et l'on a beau sourire,
L'on ne peut voir jamais la vraie flamme des yeux.

Nous portons dans nos cœurs des choses admirables,
L'amitié de diamant et la tendresse d'or,
Et nous donnons pourtant de la terre et du sable
Et nous fermons toujours la porte du trésor.

Nous sommes l'un pour l'autre avares et cupides ;
Nos mots d'amour sont secs, troués et sonnent faux ;
Nos rêves, nos aveux ont des habits sordides,
Nous noircissons exprès l'aile de ces oiseaux.

Lorsque l'un tend les bras, c'est l'autre qui recule.
Toujours le fard, la poudre et le loup de velours.
L'on frappe, sans savoir, dans un grand crépuscule,
Si l'on a pu toucher sous son masque l'amour.

Cacher son cœur ! C'est un combat, toujours le même.
De n'avoir pas de liens nous sommes orgueilleux.
Je te dédaigne exprès, pourquoi m'aimes-tu mieux ?
Pourquoi m'aimes-tu moins quand je dis que je t'aime ?...

UNE JEUNE FILLE

C'était une charmante jeune fille...
Elle apprit dès l'enfance à bostonner
Et, dans les réunions des familles,
On s'émerveillait à la voir danser.

Se mariera-t-elle, se mariera-t-elle ?
Dirent les dames quand elle eut vingt ans.
Je préfère bostonner, disait-elle,
Le temps de la danse est le meilleur temps.

Les lustres, le piano, le champagne,
L'éclat des bijoux, la blancheur des mains,
Les miroirs pâlis, les fleurs qui se fanent,
Les madrigaux et les éventails peints,

Et toute la vie était, pour son âme,
Un rêve élégant, délicat, profond,
Avec art arrangé pour que les femmes
Bostonnent le soir dans un beau salon.

Un de ses danseurs lui dit : Je vous aime !
Moi aussi, dit-elle. Il bostonnait bien.
Il y eut un grand bal quand ils se marièrent,
On les vit bostonner jusqu'au matin.

Vivre pour danser, quelle belle vie!
Idéal qui passe au fond des miroirs ! ...
Glissez et tournez jusqu'à la folie,
Poupée de satin, pantin en frac noir...

L'ivresse du bal est délicieuse !
Je suis dans tes bras et je tourne encor...
Ton vertige est doux, valse merveilleuse,
J'effleure en glissant l'amour et la mort...

Or, ils sont très vieux, leurs cheveux sont blancs ;
Mais quand, seuls, chez eux, l'heure du bal sonne,
Ils allument les bougies en tremblant
Et les deux vieillards bostonnent encore.

LE RIRE

Rire de tout et de soi-même, pauvre gloire !
Dans le pli relevé de la bouche, on veut croire
Qu'on cache des trésors de curiosité,
Tout un subtil amour formé de vérité.
J'ai ri d'un homme qui trébuche dans la rue,
J'ai ri auprès de ma maîtresse dévêtue,
J'ai ri des bals, de leur clinquant, de leur ennui,
De la solennité des maisons mortuaires,
De l'aspect ridicule et laid de la misère;
J'ai ri de mon chagrin et du chagrin d'autrui.

Or, si j'ai ri, toujours ce ne fut qu'un prétexte,
Pour ne pas voir souffrir, par peur, par lâcheté,
Me disant qu'il est plus facile en vérité
Et plus plaisant de voir la grimace grotesque
Que la grimace vraie où s'abrite un sanglot...
Derrière le visage et derrière les mots,
Dans la pièce où chacun avec soin joue son rôle,
Est un drame émouvant qui n'est jamais bien drôle.
Et le rire est pareil à l'écume de mer
Qu'on saisit, frémissante, abondante et limpide
Et qui ne laisse ensuite, au creux de la main vide,
Que quelques gouttes d'eau pleines d'un sel amer...

ON PARLE TROP TARD

Je ne te ferai plus souffrir ;
Je veux être toujours sincère,
Et s'il m'arrive de mentir,
Ce ne sera que pour te plaire.

Tu ne m'attendras plus jamais
Durant des soirs, à la fenêtre,
Tu sauras tout ce que je fais
Et tu liras toutes mes lettres.

Tu me parleras de dentelles,
De robes, tant que tu voudras ;
Je serai patient et fidèle.
Nous serons heureux, tu verras...

Mais pourquoi restes-tu distraite
Et tes chers yeux perdus au loin ?
De mes serments as-tu besoin ?
A ce bonheur n'es-tu pas prête ?

Crains-tu qu'il ne dure longtemps ?
Est-il trop lourd pour tes épaules,
Ou me crois-tu trop inconstant
Pour empêcher qu'il ne s'envole ?

Non, si mes mots sont superflus,
La raison en est plus banale.
C'est toujours trop tard que l'on parle ..
Elle ne m'aimait déjà plus...

JE SUIS UN FAIBLE...

Je suis un faible, un pauvre, un sensible, un nerveux;
La plus petite peine en mon âme versée,
Comme l'huile s'étend, monte en pleurs à mes yeux,
Fait un rayonnement dans toutes mes pensées.

Sous mille petits chocs il faut frémir toujours.
Une intonation, un regard, tout me froisse.
Que ce soit l'amitié ou que ce soit l'amour,
Tout sentiment devient une cause d'angoisse.

A quoi bon se duper sur soi-même ? On s'y prend.
Ah ! toujours ce cœur-là qui pour un rien s'alarme !
Pouvoir souffrir avec un air indifférent,
Pouvoir dompter mes nerfs et repousser mes larmes !

Être fort, insouciant et gai, sans trop de cœur,
Être vraiment celui que je voudrais paraître !...
Le sang qui bat, toujours égal, c'est le bonheur...
— Mais s'il fallait changer, changerais-tu ? — Peut-être...

LA GOUTTIÈRE ET LA LAMPE

Nous ne nous sommes rien dit,
Mais la pluie sur la gouttière
A fait dans son petit bruit
Mille réflexions amères.

J'ai voulu prendre sa main,
Mais la mèche de la lampe
S'est mise à fumer soudain,
Soupir d'ennui de la chambre.

Nous songions : Je t'aime encor !
Redeviens ma bien-aimée !
Mais, sur le plafond, alors
Est passée une araignée.

Dans nos yeux brillait la vie...
Les bûches ont tressailli :
Il tombait un peu de suie...
Soudain, nous avons compris.

LES BONHEURS PERDUS

Oh ! les bonheurs perdus, oh ! les heures stériles
Où l'on se blesse en vain, où l'on se fait souffrir,
Les reproches, les pleurs, les plaintes inutiles,
Le pur trésor des cœurs qu'on gaspille à plaisir !

On cherche au fond de soi les phrases qui déchirent,
Les détails un peu vrais qui froisseront l'orgueil,
Et l'on se frappe sous le masque des sourires...
Des deux chers ennemis, l'un doit rester vainqueur.

L'on fait d'autant plus mal qu'on s'aime davantage.
Souvenirs, chers secrets, petits aveux très doux,
C est comme un beau pays qu'on brûle et qu'on saccage,
Et jamais l'un des deux ne crie : arrêtons-nous !

Pourtant, si l'on savait ! Tout s'en va ! L'amour s'use !
C'est comme un vêtement qu'on a mis trop souvent,
Il s'élime, il devient luisant, ses déchirures,
Que l'on rapièce mal, laissent passer le vent.

Plus jamais ! C'est la loi fatale, inexorable !
On veut recommencer, on tend les bras encor...
On essaie d'effacer les mots irréparables
Et de ressusciter les baisers qui sont morts.

Mais les premiers regards, l'adorable confiance,
Mais le charme léger, l'harmonie, la douceur,
La causerie errante au gré des confidences,
Plus jamais ! plus jamais ! C'est l'abîme des cœurs...

Imprudents ! vous avez laissé la porte ouverte
A cet hôte qui sort et qui ne rentre plus...
Et c'est le feu qui meurt, c'est la chambre déserte,
Ce sont les bouquets secs, c'est l'anneau d'or perdu...

L'AMITIÉ

Qu'es-tu donc, amitié, et quelle est ta puissance ?
Que donnes-tu d'amour à qui te tend les bras ?
Si je me trouve un jour près d'un ami d'enfance,
J'ai beau le regarder, je ne le connais pas.

Pourtant, nous nous aimions, pourtant c'était naguère,
Nous nous étions quittés en disant : à bientôt...
Peu de temps a passé depuis, pourquoi la terre
Est-elle entre nous deux creusée comme un tombeau ?

C'est fini des pensées communes, des histoires
Qui, dans nos deux esprits, n'étaient qu'un souvenir.
Il semble que chacun a perdu la mémoire,
C'est un peu du passé qu'on regarde mourir.

On se hait sourdement de ne plus se comprendre,
On est silencieux, on a le cœur gelé,
On est comme deux ennemis prêts à défendre
Le trésor qu'ils se sont l'un à l'autre volé.

Pauvre trésor, celui de l'amitié qui passe !...
A quoi bon s'accuser vainement d'être ingrat ?
L'homme sait, lorsqu'il prend dans sa main de la glace,
Que plus sa main est chaude et plus elle fondra...

LA COQUETTERIE DES HOMMES

Nous avons, nous aussi, nos fards, nos artifices,
Nos crayons, nos carmins, nos kols, nos polissoirs,
Notre coquetterie auprès de nos miroirs.
Nous peignons savamment nos cœurs avec délice.
Elles, scrutent longtemps les tares de leur peau,
La veine qui se gonfle, un signe, un pli nouveau
Et savent avec art cacher la moindre ride.
Nous de même, nous contemplons d'un œil avide
Chaque forme que peut affecter notre esprit.
Nous pesons ce qui pleure et pesons ce qui rit ;

Selon le temps, la femme à qui nous voulons plaire,
Nous nous montrons avec une âme sombre ou claire;
Nous nous sommes si bien travestis, corrigés,
Avec de faux désirs, des rêves arrangés,
Des semblants d'enthousiasme et d'apparentes fièvres,
Des délires plaqués comme du rouge aux lèvres,
Un simulacre d'amertume ou de douleur
Que l'on ne peut jamais savoir notre vrai cœur.
Ah ! nous sommes égaux, chacun porte son masque !
Nous nous tendons les bras de loin, dans l'ombre opaque
Que nous-mêmes avons tissée autour de nous.
Elle allonge ses yeux, elle blanchit son cou,
Je donne à ma pensée des formes imprévues.
Chacun peint de son mieux son visage et son cœur,
L'un, c'est avec des mots, l'autre, avec des couleurs
Et nous gardons toujours des âmes inconnues.

UNE JEUNE FILLE

Elle aura ri, fait des visites,
Elle aura dansé, bu du thé,
Elle aura fait l'aumône vite
Pour aller plus tôt patiner ;

Elle aura fini sa lecture
Pour aller choisir des rubans;
Elle aura porté des fourrures,
Du corail rose et des gants blancs ;

Elle aura joué, en vacance,
Au tennis, au golf, au crocket,
Et reçu bien des confidences
D'insignifiants petits secrets ;

Elle aura su l'art des toilettes,
Comment à son teint va le bleu ;
Elle aura passé dans des fêtes
Avec une fleur aux cheveux...

— Aussi, à sa mort, j'imagine,
Elle ira dans son paradis,
Un immense jeu de tennis
Avec des raquettes divines...

Des anges porteront les balles.
Assise sur les bancs du ciel,
Dans la belle lumière pâle,
Elle aura des flirts éternels.

DU NOUVEAU

Du nouveau ! Je suis las de ma vie monotone !
Une autre chambre, une autre porte, une autre rue,
D'autres soirs de soleil jaunis d'un autre automne,
Et de nouveaux regards de femmes inconnues...

Oh ! cette vie, toujours la même, impitoyable,
Qui revient chaque jour comme un hôte importun,
Aux habits élimés, à l'aspect misérable,
Visiteur éternel, famélique et commun.

Partir ! C'est le wagon, et la pluie sur les vitres,
Et le réveil glacé dans des gares perdues...
On est seul, on a froid, quelque chose vous quitte...
Les larmes et la pluie sont vite confondues...

Partir ! C'est une ville où l'on va, solitaire...
Le bonjour qu'on échange avec un voyageur,
La vieille hôtellerie avec sa cour de pierre,
Et la grille d'un parc d'où s'échappe une fleur...

Mais je sais bien que, par les lois de l'habitude,
Par un mauvais penchant de ce cœur désireux,
Je pleurerai là-bas d'ennui, de solitude,
Et je regretterai mes livres et mon feu.

C'est quand je perds un bien que j'en apprends le charme,
Je ne chéris vraiment que ce que je n'ai pas.
Lorsque mon cœur est sec, je sais le prix des larmes...
Le bonheur est toujours ailleurs, plus loin, là-bas...

LES CONTRADICTIONS

Près de toi je m'ennuie et loin de toi je t'aime...
Oh ! cœur mal fait ! les autres cœurs sont-ils les mêmes?

Je te trouve jolie, étourdie et charmante,
Mais je songe au regard vague et bleu des passantes...

Ma servante t'appelle une petite fée...
Est-il bien sûr que j'aime à te voir décoiffée ?

Quand l'orage rayonne à tes ongles d'agathe
Et que ta peau reluit comme la peau des chattes,

Je vois des feux plus beaux, je songe à d'autres flammes
Dont l'électricité teint la peau d'autres femmes,

Ou, lorsque tu défais tes robes pour me plaire,
Je ne vois de ton cou que ton noir scapulaire.

Le feu, le piano, le soir et les bougies
T'embellissent. Je songe à d'anciennes orgies...

Au milieu des coussins, des miroirs et des urnes,
Tu ris, et ta gaîté me fait plus taciturne.

Je suis indifférent. Je le suis ou je joue ?
Mais je scrute au retour la poudre de ta joue...

Si je parle d'amour avec des mots sincères,
Il me semble agiter la cendre et la poussière.

Je t'aime, le récit de tes peines me charme.
Je t'aime, tu me fais pleurer avec tes larmes.

Quel doute, cœur mal fait, faut-il donc que tu portes !
Es-tu sûr de souffrir si tu la voyais morte ?...

L'AMOUR DU VULGAIRE

Le vulgaire m'attire aussi bien que le rare.
C'est un désir puissant qui de mon cœur s'empare
De posséder un soir une fille des rues
Laide, triste, commune, errante, mal vêtue...
Le plus noble langage et la voix la plus belle,
Les mots les plus aimants d'une bouche fidèle,
L'amour, même l'amour a pour moi moins de prix
Que la banalité de ses tristes récits.
J'aime les bals publics, leur clinquant, leur musique,
J'aime le luxe faux des cafés nostalgiques,

Que l'électricité fait vibrants et blafards,
Où les femmes sont plus livides sous les fards,
Où l'on reste accoudé dans l'ennui, la poussière,
Où l'alcool est amer et le rêve vulgaire.
Je trouve à ma maîtresse une âme trop choisie ;
Elle s'occupe trop d'art et de poésie ;
Son regard est trop pur, ses cheveux sont trop fins,
On la sent rare et fière à la longueur des mains,
Sa sensibilité est trop près de la mienne,
Et je sais trop le sens de ses subtiles peines.
J'ai besoin d'approcher un être un peu commun
Dont le langage soit banal, et le parfum
A bon marché ! Il faut à mon âme incurable
Des femmes sans noblesse, un décor misérable.
J'ai besoin de laideur et de vulgarité
Pour avoir trop cherché, peut-être, la beauté.

APRÈS

Quand je désire une femme,
Je la pare de vertus.
J'essaye d'embellir son âme,
Je crois ses yeux ingénus.

Je dis n'avoir aimé qu'elle
Et que je veux l'épouser.
Je jure d'être fidèle
En échange d'un baiser.

Mais quand elle s'est donnée
Sur mes serments, sur ma foi,
Elle demeure attristée
Et surprise auprès de moi.

Car elle sent la détresse
Que je n'ai pas pu cacher,
Et combien je la déteste,
Et mon envie de pleurer...

AVILIR

J'ai le besoin profond d'avilir ce que j'aime...
Je sais que la candeur de ses yeux ne ment pas,
Qu'elle m'ouvre son cœur quand elle ouvre les bras,
Je sais à voir ses pleurs que sa peine est extrême
Et malgré tout cela j'affecte de douter.
Je cherche avec une soigneuse cruauté
Ses erreurs, ses défauts, ce qui fait sa faiblesse,
Et m'en sers pour froisser, déchirer sa tendresse.

J'exploite avidement les mots qu'elle me dit,
Ses aveux arrachés, les souvenirs d'enfance,
Et tout dans ses désirs et dans ses confidences
Est une source amère, un prétexte à mépris.
De ce goût d'abaisser, hélas ! je suis l'esclave,
C'est une tache au cœur dont aucune eau ne lave.
Je voudrais oublier, je voudrais m'en guérir,
J'essaie avec l'amour, avec le repentir,
Mais en vain ! Une ardeur ingrate et douloureuse,
L'amour de l'imparfait et des choses trompeuses,
M'oblige à rechercher dans le plus pur regard
Les mauvais sentiments, le mensonge, avec art,
A donner aux baisers un goût de flétrissure
A mêler à l'amour l'amertume et l'injure...

IMAGINATION

Je possède un beau château,
M'a dit mon amie,
Avec un lac, un bateau
Et des tours fleuries.

Mon vieux père est décoré
D'ordres et d'insignes.
Il rit de me voir jeter
Du pain à nos cygnes.

Sur un balcon très ancien,
Le soir, je me penche.
Les parterres vénitiens
Ont des roses blanches.

Dans mon village, trois fois
Plus beau que le Louvre,
Lorsque l'on parle de moi,
Chacun se découvre.

— J'ai voulu voir le village,
Le lac, le château.
Le lac est un marécage
Fleuri de roseaux.

Le château est sans tourelle
Et sans pont-levis.
C'est au coin d'une ruelle
Un pauvre logis.

On me montre son vieux père ;
Il est artisan
Et son nom n'est connu guère
Que de ses parents.

Les cygnes et les parterres
Aussi sont absents.
Mais cet endroit de la terre
Me charme pourtant.

Amie, si ta voix m'appelle,
Qu'importe un château !
Ta maison est la plus belle
Si tes yeux sont beaux.

Surtout, ne sois pas confuse
De m'avoir menti,
Tu n'as pas besoin d'excuse
Quand tu m'as souri.

Mais mon amie, ô merveille !
Sans même rougir,
Va et vient comme une abeille
Pour mieux m'accueillir.

« Là, dit-elle, est le jardin...
Quelle triste chose !
Il est grand comme la main
Et n'a pas de roses.

Le balcon est en bois peint
Et c'est une joie
De jeter, le soir, du pain
A ce troupeau d'oies... »

— Mais oui, bien-aimée, invente
Sans aucun souci.
Que les femmes sont charmantes
D'oublier ainsi !

LE GOUT DE PROMETTRE

Je porte en moi le goût étonnant des promesses...
D'un bonheur à venir je comble ma maîtresse;
Je lui dis : tu seras plus heureuse demain,
Je mettrai mon orgueil et mon cœur dans tes mains...
A l'ami rencontré je rends mille services
Avec des mots; selon mon facile caprice
Il voit réaliser ses projets, ses désirs;
Je donne largement par goût, avec plaisir;
Grâce à moi il sera comblé, je prévois même
Les vœux inavoués, ce qu'en secret il aime;

J'agrandis devant lui son horizon d'espoirs,
Je m'admire de posséder tant de pouvoirs...
Or, je n'ai rien, je ne peux rien que des promesses,
Mais j'ai pour tout le monde une immense tendresse
Qui me porte à donner des mots qui font du bien.
Cœur prodigue et trompeur, tu ne mens pas pour rien !
Tu ne fais pas en vain de l'or avec tes fables !
L'homme accueille toujours les choses favorables,
Il croit, comme un enfant, à son bonheur toujours.
Et moi qui sais la vanité de mes discours,
Je trompe mes remords, je dupe ma conscience,
En leur disant : Je veux avoir plus de prudence,
Mes mensonges pourraient se changer en chagrins,
Je promets d'être vrai et modeste demain.

LES PROJETS DE VOYAGE

Je veux marcher parmi les rochers millénaires,
M'accrocher aux sapins, rêver sur les torrents...
— Tu me dis : Vois, j'ai mis ma collerette claire,
Que le soir, près du feu, sous la lampe est charmant !

Là-bas, sur des vaisseaux que balayent les grands [souffles,
Des voyageurs debout boivent l'immensité...
— Tu me dis : Il fait froid, reste, mets tes pantoufles,
Écoute la chanson de l'aiguille et du thé...

Je sais de quel effroi la neige de décembre
Pare les carrefours déserts avec leurs croix...
— Je me serrerai bien sur ta robe de chambre,
Nous parlerons d'amour pour la millième fois.

Je vois des mariniers, des ballots, des oranges,
Dans un clapotis d'eaux, dans le goudron des ports...
— Je te donne mes yeux et mes mains en échange,
Le parfum de ma nuque et de mes boucles d'or.

Je vois des minarets roses et bleus sous l'aube,
Le figuier, l'aloès et la mer d'Orient...
— Moi, je te parlerai de ma prochaine robe,
Du tulle qui frissonne et du linon brillant.

Et c'est ainsi ! Je pense au spectacle du monde,
Je rêve de partir et préfère au départ
L'amour, hélas ! et sa beauté fadement blonde,
L'amour avec son thé, ses cendres, son foulard.

LE MENSONGE

Je suis la vertu des choses
Qui n'existent pas,
La couleur des fausses roses
Qui n'embaument pas.

Des bals masqués, à ce monde
Je donne l'attrait.
Les fleurs, les perruques blondes,
L'amour, rien n'est vrai.

Cette Espagnole fantasque,
Qui danse et qui rit,
Ce domino sous son masque,
Ce chevalier gris,

Cette Pierrette ingénue,
Les grands escaliers,
L'adieu, la bague perdue
Et le cavalier,

Ces éventails, ces costumes,
Ces faces, ces cœurs,
Sont du vent et de la brume
Avec des couleurs.

Je suis l'ami, le mensonge,
Le cher conseiller,
Le petit peuple des songes
Sous les oreillers,

La veilleuse et sa lumière
Le pas qui décroît,
La chanson de la gouttière,
Le bijou, la croix...

On ne sait pas, mais on doute...
Je dis : oui et non...
Et je verse goutte à goutte
Un charmant poison.

LES RÊVES D'AMOUR

J'avais rêvé d'avoir des amours romantiques
Auprès d'un lac perdu sous l'ombre d'un château,
Une jeune maîtresse aux yeux mélancoliques
Qui, svelte, se serait serrée sur mon manteau,

Un clavecin ancien, des urnes, des bougies,
Des bandeaux italiens comme dans les romans,
Des mains d'ivoire avec des robes d'élégie,
Au fond d'un vieux salon plein de velours ardents.

Or, je me suis assis au fond des bars modernes,
Berçant dans la fumée mes rêves de minuit,
Et des filles, aux yeux que la fatigue cerne,
Furent mes compagnons de chimère et d'ennui.

Dans des chambres d'hôtels pleins de voix éraillées,
J'ai mené mon désir de sublimes amours,
Je me suis contemplé dans des glaces rayées
Auprès d'un corps flétri jusqu'au lever du jour.

Et j'ai pensé le long de l'escalier qui tourne,
Dans la rue où tremblait l'aurore avec la pluie :
Je meurs si je m'arrête ou si je me retourne...
Et puis j'ai ri, j'ai ri de moi, de ma folie.

O Rolla de café, Roméo d'hôtel louche,
Tu t'en vas, d'un poison étrange consumé,
Du dégoût plein le cœur, de la lie à la bouche,
Voilà la vie, es-tu guéri du mal d'aimer ?..

Je l'avais cru. Mais quand je vois ma silhouette,
Le romantique aspect de mon ombre au soleil,
Je vois que c'est encor une ombre de poète,
Qu'au rêveur de jadis je suis toujours pareil.

Car c'est là mon destin, mon malheur et ma gloire,
De savoir que toujours la chimère trahit
Et de traîner pourtant une ombre dérisoire,
Un double puéril qui croit lorsque je ris...

PARAITRE HEUREUX

Il faut paraître heureux; si l'on a du chagrin,
Celle que nous aimons se tait et se dérobe;
On la sent s'éloigner dans le froissement vain
Que fait en s'en allant l'étoffe de sa robe.

Elle essaiera peut-être un instant de parler,
Des mots affreusement glacés, pauvres et vides,
Qui blessent davantage au lieu de consoler
Et le choix de ses mots est cruel et perfide.

Elle hait cette peine hostile à son bonheur,
Elle nous punira d'avoir été si faibles.
Nous serons moins aimés et déchus dans son cœur,
Et pour avoir souffert nous serons privés d'elle.

Il faut paraître heureux... pour l'ami, le passant.
Chacun craint le malheur comme une maladie
Qui se gagne et répand un ennui tout-puissant.
La plus chaude tendresse est par lui refroidie.

On y compatit bien, on a pitié, mais vite
Et c'est à cause d'un devoir qu'on s'est tracé...
On reconnaît de loin l'homme triste; on l'évite...
Pour suivre son bonheur on est toujours pressé.

Il faut paraître heureux, mais surtout à nous-même;
Chaque peine nouvelle est un pas vers la mort.
Pour sa conscience autant que pour ceux que l'on aime,
Il faut paraître heureux si l'on veut être fort.

Ah ! malheur à qui perd la confiance ancienne
Dans sa propre pitié, c'est là qu'est l'ennemi.
On se plaint, on se fuit pour sa douleur, la sienne,
On est comme la femme, on est comme l'ami.

LA CHANSON DU DÉSIR

Chacun gaspille sa vie
Au hasard des jours...
L'un est rongé par l'envie,
L'autre par l'amour.

Celui-ci est nostalgique,
Celui-là joyeux...
L'un avec de la musique,
L'autre auprès du feu;

L'un dans l'amitié des femmes,
L'autre avec du vin;
Tous jettent au vent leur âme
Sans plaisir, en vain.

Et moi qui, sur ma poitrine,
Voulut tout saisir,
Moi que tourmente et domine
Toujours le désir,

Pour faire rendre à la vie
Tout ce quelle vaut,
J'ai pris toutes les folies
Et tous les défauts...

J'en ai fait une couronne
Pour que tous le voient,
Mais ne conseille à personne
D'agir comme moi...

LES SCRUPULES INUTILES

On cherche mille moyens
Pour rompre avec sa maîtresse,
Sans larmes briser les liens,
Ne pas blesser sa tendresse.

Non, elle souffrirait trop...
Jamais on ne peut lui dire...
On n'ose être le bourreau
D'un aussi charmant sourire...

L'on fait semblant de l'aimer
Et même d'être fidèle,
Et l'on demeure auprès d'elle,
Par scrupule et par bonté.

Mais elle vous abandonne
D'elle-même, sans chagrin,
Et, pour tout adieu, vous donne
Un gai bonjour de la main.

LA FOIRE

Les faux nègres, les clowns, les pitres
Et le profil des assassins
Dans les bars, au reflet des litres,
Les filles, une fleur au sein,

Les phoques monstres aux trois queues,
Les lions, les chevaux de bois,
J'aime la foire jaune et bleue
Aux nerfs déchirés, comme moi...

Je suis le nain avec sa bosse
Et la vieille femme sans dents,
Je suis la fillette précoce
Qui vient regarder le géant;

Je suis l'arlequin qui parade
Et la danseuse tour à tour,
Et je reçois la bastonnade,
Je joue du fifre et du tambour.

Je suis le voleur dans la foule,
Je suis singe, panthère et paon,
Et c'est mon corps vert qui s'enroule
Autour du charmeur de serpents.

Je suis le mannequin de son
Que l'on renverse avec des balles ;
Mon esprit vers le ciel profond
Monte dans les feux de Bengale...

Et c'est moi la femme torpille,
Et c'est moi la belle Sapho,
Moi qui, pour nourrir ma famille,
Mets des bijoux et des seins faux.

Et j'anime les pains d'épice,
Les œufs de Pâques couleur d'or,
Les vieux sucres et la réglisse...
Je suis la cire des rois morts...

Avec le chien volant j'aboie,
Au tir l'on me crible de balles,
Et c'est mon cœur qui crie de joie
Dans la musique des cymbales.

Je suis enfin toute la foire
Aux feux du gaz éblouissant,
Avec ses crimes et sa gloire,
Ses drapeaux, son peuple et son sang...

Et quand les âmes des trombones
Meurent en criant dans la nuit,
Quand c'est le vide qui résonne
Au lieu des splendeurs de minuit,

A l'heure où les monstres se couchent,
Quand le silence est accouru,
Que les couples ont disparu
Sur la porte des hôtels louches,

Un rôdeur pour seul compagnon,
Un chant d'ivrogne pour complainte,
Je suis le dernier lumignon
Clignotant sur la ville éteinte.

ENCORE UN TRAIN...

Encore un train ! C'est vous, nostalgies de septembre,
Toujours vous ! Chaque année, avec les vents du soir,
Vous venez agiter les rideaux dans ma chambre...
Je vois la pluie et le sapin dans le miroir...

Encore un train ! temps des départs ! temps des voyages !
J'aperçois un mouchoir qui s'agite, un profil,
Un manteau gris, plus rien. Oh ! quels sont ces visages,
Ce train qui disparaît, où les emporte-t-il ?

Un groupe d'étrangers et de femmes charmantes
Descendra sur le quai d'une petite gare...
— Il fait sombre déjà, les feuilles sont brillantes...
Voyez donc, par endroits, la pluie a fait des mares...

Ils partiront ensemble au galop des voitures;
On entendra le fouet claquer, l'air sera frais,
Et l'on verra passer de rêveuses figures,
Des cous minces serrés dans des plaids écossais.

Et puis, ils entreront dans des propriétés,
Où des parcs, descendant au penchant des vallées,
Ont de grands chênes noirs remplis de majesté,
Des bosquets et des eaux de nénuphars voilées.

Et ces femmes dont les regards sont ravissants,
Embellies par le froid et par la solitude,
Qui mettent à leur peau les effluves du sang,
Défaillent d'une tendre et chère lassitude.

Encore un train ! Pourquoi vous en aller là-bas ?...
Arrêtez, c'est ici que le bonheur s'abrite !
Moi aussi, je défaille et je vous tends les bras...
Comme les trains vont loin ! Comme les trains vont vite !...

CE JOUR-LA...

Elle vint comme d'habitude,
Mais elle fut de bonne humeur,
Eut même des sollicitudes,
Des mots tendres pleins de douceur.

Nous retrouvâmes la confiance
Qui naguère nous unissait.
On se fit mille confidences.
Quel beau soir ! Comme elle m'aimait !

Elle était heureuse avec grâce;
Sa robe n'avait pas un pli;
Chaque agrafe était à sa place,
Son teint était toujours pâli

D'un soupçon de poudre et de crème,
Rien de ses traits n'était crispé,
Et pourtant, ce jour-là, le même,
Elle venait de me tromper...

SON AMIE

Tu me parles souvent des yeux de Gaétane.
Ce sont, dis-tu, des yeux profonds, noirs et charmants.
Toujours des halos bleus les cernent et les fanent...
Qu'ont-ils donc désiré pour te sembler si grands ?...

Est-ce des yeux de vierge, est-ce des yeux de femme ?
Pleurent-ils des regrets, pleurent-ils du passé ?
Les as-tu fait pleurer ? Ont-ils même des larmes ?
Comme des lacs d'hiver, sont-ils clairs et glacés ?

Tu me parles souvent du cœur de Gaétane,
Un cœur d'enfant, un peu rêveur, un peu pervers,
Plein de purs sentiments qu'il déchire et profane,
Troublé par les chaleurs des sens et les beaux vers...

Tu me parles souvent de ses mains, de ses lèvres,
Où le sang qui remue a d'étranges ardeurs...
De ses poignets frôlés émane de la fièvre...
Tu me dis que son corps a des formes de fleurs...

Quels sont ces yeux troublés d'un rêve que j'ignore ?
Des secrets de ce cœur, ne fus-tu pas blessée ?
Et ce corps dont la peau ressemble à de l'aurore,
Ne t'a-t-il pas un soir trop longuement pressée ?...

Je sais trop jusqu'où vont ces amitiés de femmes...
D'abord ce sont des pleurs que l'on veut effacer...
Mais pour sécher les pleurs, les baisers ont des charmes ;
La bouche boit les pleurs, mais la bouche a glissé...

Pour un petit chagrin les lèvres se confondent...
Les regards viennent de plus loin et sont plus beaux...
Sous l'ombre des bandeaux défaits les peaux sont [blondes...
Et la chambre, les fleurs, le soir, tout est nouveau...

*
* *

... Non, non, arrêtez-vous, lèvres de Gaétane !
Sois moins tendre, cher cœur ! Beaux yeux, soyez moins [doux !
Voluptueuse chair, dont le désir s'émane,
Éteins cette chaleur qui pourrait rendre fou.

... Amie aux yeux d'acier, curieuse et perverse,
J'ai vu dans votre robe entr'ouverte, en passant,
Un long corps amoureux qui penche et se renverse
Sur un corps souple et cher qui plie en frémissant...

Songez que le plaisir a des lèvres cruelles.
Son étreinte est fatale, il mord en caressant.
Il a pour compagnons les tristesses fidèles
Et les remords charnels plus fades que le sang...

ÉGOÏSME

Je ne l'aime plus, mais si je la quitte,
Je ne voudrais pas qu'elle pût souffrir.
La savoir heureuse et consolée vite,
Pour elle, tel est mon meilleur désir.

Je lui fis du mal, qu'un autre la prenne,
Et d'un grand amour fasse du bonheur...
Elle oubliera bien les larmes anciennes
Et ma jalousie et mon mauvais cœur...

Nous nous reverrons dans quelques années
Et nous nous tendrons la main en riant,
Trop heureux de voir que la destinée
Nous permit de vivre en nous oubliant.

L'œil ne sera plus brûlé par la fièvre,
Elle n'aura plus des nerfs si vibrants,
Plus de pli amer au bord de la lèvre,
D'aveux contenus qu'elle eut en m'aimant.

— Mais non, à quoi bon se mentir soi-même...
Hélas ! ces souhaits généreux sont faux.
De loin et toujours je veux qu'elle m'aime
Et n'ait de bonheur que par mes défauts.

ÊTRE L'AMANT DE CŒUR

Être l'amant de cœur d'une fille galante
Avec des yeux bleuis par des crayons savants,
Qui se traîne en peignoir dans des appartements
Dont le luxe criard simule l'opulence...

Sans rancœur du partage et sans mépris de soi,
S'éveiller tard au fond d'une couche indulgente
Et devant les miroirs ironiques et froids
Jouer avec la manucure et la servante...

Laisser alors exprès sa maîtresse tricher,
Complice d'une entremetteuse qui vous vole;
Ne pas voir, si l'on sent derrière son épaule,
Qu'on se glisse une lettre ou qu'on fait un marché.

Passer des soirs avec des tireuses de cartes...
Dans leur voix avinée entendre le destin
Et voir les yeux aimés briller comme des astres
A l'évocation de l'orgie et du gain.

Se plaire là, tenu par un affreux servage,
Dans les cris, les débats de tout un peuple vil,
Que les filles toujours traînent dans leur sillage,
Au milieu de ce linge sale du plaisir.

Oh ! ce décor affreux magnifique et banal,
L'attrait de son mensonge et de sa perfidie !
Qui pourra me guérir de ce bas idéal
Que je porte avec moi comme une maladie ?...

L'OMBRE ET L'ÉCLIPSE

Je suis comme celui qui regarde une éclipse
A travers un verre fumé,
Tandis que, devant lui, inconsistante et triste,
S'allonge son ombre étonnée.

« Une ombre de poète est, dit-elle, bien mince.
Mes sœurs sont plus belles que moi...
Que ne puis-je marcher sur les talons d'un prince
Au lieu d'aller derrière toi... »

Et je luis : « Mon ombre, attendons que la lune
S'en aille plus loin dans le ciel,
Car c'est là mon bonheur comme mon infortune,
Qu'elle me cache le soleil. »

Mais c'est en vain que je regarde dans le verre,
La lune est devant moi toujours,
Et mon ombre gémit et rampe sur la terre,
Humble, chétive et sans contours...

LA VIE EST PAUVRE

La vie est pauvre... On a du bonheur par fragments
Et les seuls vrais plaisirs durent quelques minutes.
Tout ce qui, sur la terre, est bon, doux et charmant,
On n'arrive à le posséder qu'au prix de luttes.

Tout devient ennuyeux, même ce qu'on aimait;
L'âme est lourde d'un poids d'ardeurs inexprimées;
Les grands événements n'y surviennent jamais,
La tendresse se sèche aux yeux des bien-aimées...

L'on dit qu'on veut agir, mais l'on est prisonnier,
L'un, c'est de sa maîtresse et l'autre de sa mère ;
On hésite, on faiblit pour avoir trop pensé,
L'un est pauvre de sang et l'autre de chimères.

On cherche à se tromper, on craint la vérité,
Et nos projets s'en vont comme des tisons flambent.
Tant d'amour, tant d'espoir et tant de volonté
Ne dépasseront pas le cercle de la chambre.

La vie est pauvre... on ne connaît que peu d'humains,
On entend peu de bruits, on voit peu de visages...
Ce n'est que par hasard que l'on presse une main,
Qu'on saisit un ami, une femme au passage...

On ne voit qu'un morceau des pays qu'on traverse
Et l'on n'y connaîtra jamais les habitants...
Chacun pour lui tout seul conserve sa tristesse
Et l'un reste chez lui, l'autre marche en chantant...

Pour un verre du vin qu'on aime on devient ivre...
L'homme sobre périt avant l'intempérant...
Et l'on ne peut jamais lire tous les beaux livres,
Et quand on a pitié, le mal est bien plus grand...

Ah ! L'on voudrait pourtant tout aimer, tout savoir !
Posséder les bonheurs et les peines des autres...
Que de secrets nous cachez-vous, ombres des soirs ?...
Tant de beauté perdue pourrait être la nôtre !

Puisqu'ainsi cette vie est avare et mal faite,
Que, loin et divisés, les hommes sont épars,
Pourquoi fis-tu briller, ô nature imparfaite !
De telles sympathies dans l'éclair des regards ?

Pourquoi nous donnas-tu ce goût de l'impossible,
L'amitié, ce pouvoir de choisir, et l'amour,
Et ces songes du soir, charmants, irrésistibles,
Et ces cœurs frémissants qui désirent toujours ?..

LA FIN DE L'AMOUR

Ainsi que du bois mort, tu tombes, mon amour...
Oh ! le bruit que tu fais, douloureux, sec et triste !
Mais c'est en vain qu'on pleure, en vain que l'on résiste
Et je te sens mourir un peu plus chaque jour.

Pourtant, les yeux aimés n'ont pas changé de flamme ;
Le sourire a toujours le même air singulier ;
Il semble au bord des cils qu'il flotte de son âme,
L'ovale du visage est aussi régulier.

Pourquoi n'ai-je donc plus ces élans de tendresse ?
Dans le berceau des bras je me sens à l'étroit;
Le récit de son cœur me remplit de tristesse,
Sur la chaleur du sein je m'ennuie et j'ai froid.

Puis, j'ai de plus en plus un don de clairvoyance,
Je scrute la couleur et le grain de la peau,
Les traits un peu tirés, l'épaule trop tombante,
Je vois un pli sous l'œil, à l'oreille un défaut.

Je pèse sa beauté, même je la compare;
Une autre est plus jolie avec des yeux plus grands.
J'oublie les qualités pour ne voir que les tares,
Le détail dont je souffre est le plus apparent.

Mais non, je ne veux pas ! Oh ! ne meurs pas encore !
Retrouve ton visage et ta forme d'avant,
Demeure la plus belle et celle que j'adore,
Tendre image de chair de mon amour vivant...

Je te sens qui deviens une autre, une étrangère,
Nous n'avons plus les mêmes goûts comme autrefois,
Il semble que je vis dans une autre atmosphère...
Toi que je sens si loin, reviens auprès de moi !

Nous ferons tous les deux ce qui sera possible...
Nous retrouverons bien l'amitié, la douceur,
Même un peu de l'ancien amour des soirs paisibles,
Mais la jeunesse, la jeunesse de nos cœurs...

L'on ne rebâtit pas ce qu'on détruit soi-même.
J'ai sapé sourdement mon bonheur chaque jour,
Avec mes propres mains j'ai tué ce que j'aime...
Et reste seul parmi des décombres d'amour...

SOIRS DE PARIS ET D'AILLEURS

1902-1903

LES MEILLEURES LETTRES

Oh ! ne déchire pas les lettres de ta mère !
Elles sont le meilleur, en somme, de la vie,
Ce qui ne périt pas pour toi sur cette terre,
Le cœur d'une maîtresse et le cœur d'une amie.

« Mon cher enfant ! mon cher enfant ! te disent-elles,
Comme j'ai peur pour toi de ces nuits de Paris ! »
C'est comme un bruit de source, et c'est comme un bruit
[d'ailes...
Ce sont des yeux en pleurs sous de chers cheveux gris...

Oh! ces lettres remplies de soucis et d'alarmes,
Qui ne blessent jamais et qui savent guérir !
Ces lettres qui sont gaies, mais pour cacher des larmes,
Dont l'écriture tremble au vent des souvenirs.

« Mon Dieu! ne puis-je pas connaître ses pensées ?
« N'aurais-je pas mieux fait de le suivre toujours ?
« Nous n'avons plus de fils quand la vie est passée... »
Oh ! que sont tes amours auprès de cet amour ?

Qui te rendrait jamais une telle tendresse ?
Comme au fond d'un vieux livre on conserve une fleur,
Garde cette lointaine et si pure caresse,
Oh ! ne déchire pas les morceaux de ce cœur !

Tant d'amour ! Tant d'amour t'a bercé dès l'enfance...
On s'habitue si bien et si vite à cela...
Ces lettres, tu les lis avec indifférence :
Mais songe, songe à ceux qui n'en reçoivent pas ! ...

QUOI ! CETTE FILLE D'AUBERGE

Quoi ! Cette fille d'auberge,
Dont je suis amoureux fou,
Se flatte aussi d'être vierge
Lorsque je la baise au cou.

Toujours cette comédie,
Qu'elles soient filles de princes,
Aux yeux baissés ou hardies,
Aux poignets épais ou minces.

Toutes les filles sont vierges !
Et même après cent amants,
Leur cœur est blanc comme un cierge,
On a leur premier serment.

Que m'importe, aimable simple,
Si l'on chiffonna ton col,
Si l'on déchira ta guimpe,
Si ton amour prit son vol ?

— Si je t'aime à la folie,
C'est jusqu'à demain matin...
Pourvu que tu sois jolie,
Que ta peau soit de satin,

Avec un brin de lavande
Dans tes cheveux mal noués,
Avec tes yeux en amande
Et ce sourire enjoué,

C'est assez pour qu'en silence,
Je berce un charmant regret,
Dans la jaune diligence,
Demain, le long des forêts.

Mais certes, je n'aurai garde
De conter au postillon,
— Un homme à mine gaillarde,
Un trousseur de cotillons —

Que j'ai vu ton scapulaire
Sur la neige de ton cou,
Que tu n'as pas fait mystère
D'un signe près du genou;

Il connaît cela, je gage
— A dire, tout n'est pas bon —
Et je suis quand je voyage
L'ami de mon postillon.

MAISON PUBLIQUE

O maison close ainsi qu'une léproserie,
Avec tes murs de chaux par un mal blanc rongés,
Tes lanternes que font loucher les maladies
Et tes volets de fer comme des cœurs fermés !...

Salut, masque qui ris derrière le grillage,
Salut, tête de cire au long rire sans dents !
On dirait le passeur d'un funèbre voyage,
On dirait du plaisir le blême confident.

Je songe en te voyant au batelier Charon,
Il faut mettre une obole aussi dans ta main vide...
Le Styx ne coule pas, tu n'as pas d'avirons :
Conduis pourtant là-bas ces passagers livides...

O séjour des parfums, des divans, des miroirs,
Des lampes aux feux crus, des chaleurs électriques,
Des mortelles langueurs comme celles du soir,
Que tu me parais beau, terrible et nostalgique !...

Les bruits des corridors pleins de formes errantes,
Les regards avilis, l'argent, les seins offerts,
Et cette voix au loin, cynique et suppliante,
Tout me charme et me plaît dans ce couvent de chair.

Je t'aime, pauvre femme assise à mes côtés ;
Tu drapes ton peignoir par un reste de grâce ;
Il flotte un soleil bleu dans tes yeux hébétés
Comme une aurore boréale sur des glaces...

J'aime la fade odeur montant de ce corps fauve
Et ce plaisir du peuple où j'aspire la mort.
Le vulgaire poison du fard et de l'alcôve
Donne une ivresse lourde exempte de remords.

Et puis, au moins, lorsque la chair est assouvie,
L'on juge par l'esprit et l'on voit par les yeux.
Il vous vient à la bouche un goût vrai de la vie,
De son amer travail, de son plaisir affreux..

UN SOIR AU CAFÉ

Un riche café plein de courtisanes
Et de jeunes gens dans de grands faux cols,
Des balcons sculptés où jouent des tziganes,
L'électricité, les fleurs et l'alcool,

Une architecture en style moderne,
Des corps langoureux, des yeux fatigués,
Que la belladone agrandit et cerne,
Des Roumains très bruns et des Portugais

Des laquais rasés aux yeux ironiques,
Les éclats du strass et des bijoux faux,
Un corps de danseuse à la taille unique,
A mon cœur très las, voilà ce qu'il faut...

*
* *

Viens auprès de moi, petite danseuse,
Et n'écoute pas ces gens en habit...
Garçon, apportez des fleurs langoureuses;
Servez le souper, j'ai grand appétit.

Le cœur est léger d'une ballerine;
Son tulle est pareil au verglas d'hiver.
Si j'allais froisser contre ma poitrine
Ces mains de cristal, ce givre de chair...

La neige au dehors a d'étranges formes...
Avec ses gants blancs, ses cheveux collés,
Mon cocher m'attend sous son uniforme...
Pourvu que son nez ne soit pas gelé !

Petite danseuse, appelons ce fiacre,
Je n'aperçois pas mon cocher Louis.
Ton sang sera bleu sous ta peau de nacre,
Tes cheveux dorés comme des louis...

Ce soleil d'hiver semble un scarabée,
Qui descend vers nous sur le boulevard...
Je te vois sourire à la dérobée
Et te faire un châle avec du brouillard.

Les seuls vrais soleils ce sont les bougies !
Leurs feux le matin font les miroirs bleus...
Je crois à tes yeux comme à la magie,
Mais danse, danseuse, aux clartés du feu...

JE PASSE

Je ne suis qu'un passant; le voyage est mon goût.
Parfois, je creuse un nom dans l'arbre ou dans la glace,
Mais ce n'est pas mon nom et c'est je ne sais où...
Je regrette toujours les endroits où je passe.

Et pourtant, malgré moi, je ne peux m'arrêter.
Si j'orne mon chapeau d'un seul brin de fougère,
Je sens bien qu'aux objets je demeure attaché
Et j'emporte avec moi l'arome de la terre.

Je vous aime, ô maison ! ô sentier ! mais je pars...
Et l'allégresse alors se mêle à l'amertume.
Mon manteau qui se gonfle au souffle du départ
Me soulève et m'entraîne ainsi qu'une aile brune.

O cher groupe d'amis, table, propos du soir,
Récit de ses amours que l'on aime à redire !
Je ne vous entends plus, je cesse de vous voir...
C'est comme un fin visage où s'efface un sourire.

Vous qui vous étonniez, au seuil du vestibule,
Tandis que les chevaux hennissaient dans la cour,
Sachez que les aspects d'un arbre au crépuscule,
L'adieu, l'ombre et le froid, ce sont là mes amours...

Allez, j'ai bien compris le poème des yeux,
Ce qui venait à moi de franchise et de grâce...
Dès que je vous ai vue je vous ai dit adieu...
Ne vous attachez pas à moi, voyez, je passe...

CHANSON DU PRINCE DE BOHÊME

C'est un prince de Bohême
Sans bouffon et sans cortège;
Il est triste, mais il aime
Les étangs, les bois, la neige...

Sous les vieux lambris d'or jaune
D'un palais qui se délabre,
Il est assis sur son trône
Aux clartés des candélabres.

Ce pauvre prince moderne
Avec sa robe royale,
Dans cette salle déserte,
Sous sa couronne, est bien pâle.

Il suit, tel est son caprice,
L'ombre du soir qui s'allonge
Et croit rendre la justice
A tout un peuple de songe.

Les vents ont des plaintes aigres
Les chiens hurlent dans leurs niches...
Il juge les sapins maigres
Et les hiboux des corniches.

LE CHATEAU DES ADIEUX

Le château des Adieux ! Bleuets et marjolaines !
Comme ce temps est doux ! Comme ce temps est loin !
Une blême concierge y filait de la laine
Et des faucheurs chantaient vaguement dans les foins.

L'on entrait au galop d'une antique calèche
Et le vieux châtelain s'inclinait galamment.
Le calme vestibule avait des dalles fraîches
Et l'on riait de voir vos tresses de quinze ans!...

L'on porta des citrons, de l'orgeat et des fraises
Qu'on venait de cueillir au jardin, disait-on.
Et vous ne bougiez pas, droite sur votre chaise,
Et tout était charmant, délicat et profond...

Quelqu'un vous appela : Petite demoiselle !
Ce qui vous fit rougir d'un enfantin bonheur...
Puis vous traciez un nom du bout de votre ombrelle,
Vos rêves ingénus sortaient de votre cœur...

« Il faut rentrer avant la nuit, il est six heures...
Le cheval a bon pied... Bonjour... L'air va fraîchir...
Chaque soir, dans ce vieux sapin, un hibou pleure...
Petite demoiselle, il faudra revenir... »

Et nous sommes partis sur la route, en silence...
Les arbres près de nous couraient confusément...
Et l'ombre du cocher, soudain, devint immense...
Votre visage était une lune d'argent...

Vous étiez une enfant et vous pensiez à peine...
Vous serriez un bouquet entre vos deux bras joints...
On entendit un cor... Bleuets et marjolaines !...
Un troupeau nous croisa... Comme ce temps est loin !...

FAUT-IL AVOIR DES REGRETS?

On court après sa jeunesse,
Mais on peut courir longtemps.
C'est avoir peu de sagesse
Que de poursuivre longtemps...

Avec un léger bagage
Je m'en suis allé bien loin...
Du vin, un livre, une image,
C'est peu pour aller si loin.

Cela t'était bien facile
D'être riche et d'être heureux...
Ce ne sont pas vœux stériles
Que les vœux pour être heureux.

Un parc, de l'or, une femme,
Les soupers, les villes d'eaux...
Il fallait vendre son âme
A un marchand de Bordeaux.

Mais sa fille était trop laide,
Ses cheveux étaient trop noirs,
Tout le bien qu'elle possède
Ne vaut pas d'entendre un soir,

Avec lunette et breloques,
Un père bègue qui sort
Mille sentences baroques
De sa tabatière d'or.

Au fond, ce qu'il vaut mieux faire,
C'est de marcher devant soi,
Avec son ombre derrière
Qui suit comme on suit un roi,

De porter sa propre gloire
En soi-même, avec fierté,
Et de conter des histoires
Aux gens qu'on a rencontrés.

LES AMOURS DE QUINZE ANS

Le poème des cœurs qui voulurent aimer
Est doux, triste et profond comme un puits sous la lune.
On y voit des enfants, pour des êtres aimés,
Souffrir d'une charmante et secrète infortune.

La jeune fille y rêve avec son ruban bleu...
Sa prière du soir chante encor dans les strophes.
C'est un poème qu'on doit dire au coin du feu,
Charmant et suranné comme une ancienne étoffe.

Chers amours de quinze ans, que vous aviez de charme!
L'on pensait : Je vous aime ! et l'on disait : Bonjour !
C'étaient des billets doux écrits avec des larmes
Où des cœurs ingénus avaient mis leur amour...

Oh ! petites amies, oh ! petites cousines,
Avec la jupe courte et le grand col marin,
Les châles écossais, les bouquets d'aubépine
Et cet étonnement qui fait les yeux divins.

Oh ! souvenirs charmants des fêtes enfantines !
Que la musique alors a des attraits puissants !
L'on s'est pressé la main dans le bal finissant
Et des robes ont fui le long de la colline.

Que les fleurs, les villas et les jardins sont beaux !
On se sent un besoin divin de confidences
Et la poupée est seule en son petit berceau,
Les cerceaux ne crient plus au soleil des vacances.

— Trois jours, il faut rester trois jours sans la revoir !
Auprès du vieux tilleul l'avez-vous rencontrée ?
Sous son chapeau de paille et sous ses cheveux noirs,
Elle a l'air dans le parc d'une fleur envolée...

*
* *

Puis, ce sont les adieux, un soir, dans le salon.
L'automne a revêtu les jardins de ses brumes.
D'où vient que ces chagrins d'enfant sont si profonds,
Que de si petits cœurs tiennent tant d'amertume ?

La vie ! Il faut partir dans les pensionnats,
Les classes, les dortoirs et les cours... ah ! la vie....
Pleurer, se souvenir, c'est cela, n'est-ce pas ?
Et c'est la vie encor qui veut que l'on oublie...

Amours d'enfant ! Ainsi vous nous aurez menti !
Et nous aurons en vain adoré dans l'angoisse
Une fleur, un ruban, durant les soirs, au bruit
De la plume qui crie et du papier qu'on froisse...

Ces petits objets morts et pour nous si vivants
Ont perdu leur prestige et sont morts davantage.
Le bal au crépuscule et le parc et le vent
Cèdent bientôt la place à d'autres paysages.

Et l'on ne voudrait pas, pourtant, n'y plus penser...
L'on s'était attaché à ces frêles idoles.
Oh ! charme décevant des portraits effacés,
Trésor enseveli que la terre nous vole !...

Et plus tard, ah ! plus tard, quand on est revenu,
Qu'on revoit au jardin l'aimée en robe rose;
L'on a grandi, l'on est gêné, c'est autre chose,
L'on se regarde en vain, l'on ne se connaît plus...

La tresse brune ne rit plus sur les épaules
De l'enfant à laquelle on rêva tant de soirs.
Un charme inexprimable, un lien subtil d'espoir,
S'est envolé du cœur comme l'oiseau s'envole.

Comme vous êtes loin, comme vous êtes vieux,
Oh ! nos petits amours, le meilleur de nous-même,
A présent, cœurs d'enfant, rêves, baisers, adieu !
Puisqu'il faut voir mourir un jour tout ce qu'on aime...

SOIR D'AOUT

Les vents d'août finissant, les étoiles filantes,
La villa de bois peint, le cavalier qui passe,
Les cygnes sur l'étang, les fatigues des plantes,
Les femmes blanc-vêtues au loin sur les terrasses,

La traînante chanson d'un conducteur de mules,
Une fraîcheur venant des ruisseaux et des roses,
Les clartés de la nuit pareille au crépuscule,
Dans le fauteuil de paille alanguissaient vos poses...

J'étais auprès de vous goûtant cette harmonie
De la terre du soir morte dans vos prunelles,
Et votre petit doigt levé par ironie,
Vous m'avez dit en souriant : La nuit est belle...

Et moi j'ai bien compris, hélas ! votre pensée :
« A toutes ces beautés je suis seule sensible,
Ces choses que je vois vous demeurent voilées,
Mon rêve est un trésor pour vous inaccessible. »

Et voilà qu'en effet tout a changé de face.
Le muletier s'est tu, la nuit s'est faite sombre,
Et les femmes en blanc ont quitté les terrasses,
Les cygnes et les fleurs se sont perdus dans l'ombre.

Et pour avoir jugé mon âme sans noblesse,
Sans ce don d'admirer que la vôtre possède,
Je suis parti, sentant pleuvoir de la tristesse,
Dans le vent ennuyeux, sous les étoiles laides...

LE TESTAMENT

Puisque la mort est dans ta chambre,
Donne, en testament, ton coffret
Parfumé de santal et d'ambre
A ton tzigane préféré.

Donne à ta tireuse de cartes,
Dont le nez touche le menton,
Tes vieilles robes écarlates,
Tes peignes d'or et tes savons.

A ta manucure fidèle
Donne tes colliers, tes bijoux.
Personne ne savait, sauf elle,
Essuyer les pleurs de ta joue.

A ton coiffeur, pour ses tirades
Sur Dieu, la science ou la mort,
Et qui récoltait des œillades
En te frisant, donne ton or.

Donne ton poignard dont la garde
Est sculptée en forme de fleur
— Peut-être en fera-t-il usage —
A ce brun, ton amant de cœur.

Mais moi je veux tes castagnettes
En bois de laurier espagnol.
C'est ton âme folle et coquette
Qui tourbillonnait dans leur vol.

*
* *

Quatre ou cinq, jusqu'au cimetière,
Ceux qu'auront comblés tes faveurs,
Nous suivrons ton cercueil, ma chère.
Amen ! se dira le coiffeur.

Je vais pouvoir doter ma fille,
Dira le tzigane en riant.
C'est avec l'argent de ces filles
Que vivent les honnêtes gens...

Et l'amant dira : La gredine !
Je ne l'ai pas battue assez.
J'aurais dû lui casser l'échine.
Il est trop tard, je suis volé !

Et peut-être alors une vieille
Que personne ne connaîtra,
A quelque pauvresse pareille,
Sur le sol s'agenouillera,

Un rictus affreux et sincère
Tordant son visage fané,
Et ce sera ta vieille mère
A qui tu n'auras rien donné.

A LA FENÊTRE D'UN HOTEL GARNI

O jeune homme penché sur la nuit de Paris,
Tu regardes rouler les ombres et les flammes,
Et, moins vaste pourtant que l'espoir de ton âme,
L'océan des clochers, des dômes, des toits gris...

A quelle rêverie amère tu te livres !
Accoudé sur le fer rouillé de ton balcon
Ou voyant les héros qui vivent dans les livres
Comme un mystère défiler sur le plafond,

Entends-tu comme un pas de revenant qui monte,
Lourd de tout un passé de malheurs infinis,
La légende moderne et triste que racontent
Les escaliers rongés des vieux hôtels garnis...

Ils disent : Sous le feu d'une jaune lanterne
Que d'hommes étonnants nous avons vu passer !
Les forts, les patients, ceux que rien ne prosterne
Et même morts tiennent debout leurs fronts glacés.

Parfois en trébuchant, des poètes sublimes
Étreignaient sur leur cœur la rampe en bois moisi
Et de la pauvreté, du vin, pâles victimes,
Prostituaient ces fronts par l'idéal choisis.

Nous avons vu passer les révolutionnaires,
Qui portent la lueur des martyrs dans leurs yeux,
Cœur en feu de l'humanité, sel de la terre,
Qui n'ont que l'avenir pour patrie et pour Dieu.

Nous avons vu passer les amants de rencontre
Qui viennent échanger sous des rideaux salis,
Dans cette horreur qui des vieux draps s'exhale et monte,
D'effroyables baisers sentant l'hôtel garni.

Dans le vieil escalier, malheur à ceux qui montent !
Trop de douleurs ont défilé ! L'air y fait mal !
Il coule de ces murs une sueur de honte...
Les vieux meubles ont une odeur d'amour vénal.

*
* *

Ah ! te dis-tu, là-bas sur le perron de pierre,
Les glycines tombant sont des gestes d'espoir,
Et la fenêtre fait comme un cœur de lumière
Lorsque mon père lit devant le feu du soir.

Comme ma vie était paisible et bienveillante !
Les livres s'animaient et devenaient vivants.
La nature vibrait de choses enivrantes.
Les vers que je trouvais chantaient au bruit des vents...

Un souffle d'amitié s'élevait de la terre,
Chaque arbre était pour moi plaïsant ou familier.
Bonjour ! disait, quand je passais, la boulangère,
Assise près des pains sous de clairs espaliers...

Bonjour ! il fait beau temps ! disaient les vieux aux portes...
Bonjour ! il se fait tard ! disait le voiturier...
Ah ! comme tout cela de loin nous réconforte,
C'est avec ces bonjours que le cœur est lié.

Et quand je traversais les ombres des charmilles.
Mon pas faisait craquer la terre du jardin.
Les rosiers me disaient un nom de jeune fille,
D'elles-mêmes les fleurs se plaçaient sous ma main.

*
* *

O jeune homme, qu'importe ! au fond du soir écoute
Douce, tendre et profonde une ancienne chanson.
Elle parle de la maison au coin des routes,
De blancs amours, de vieille mère, et de moissons...

C'est la chanson que chante une fille publique
Partageant de ce toit la nuit et la bonté...
Elle aussi se souvient, elle est mélancolique,
C'est un chant de regret et de fidélité.

Le lien qui la rattache encore aux choses belles,
Tout son cœur d'autrefois et toute sa vertu...
N'êtes-vous pas un peu semblables?... Fais comme elle,
Reçois ces souvenirs comme des bienvenus.

Ne jamais oublier et garder sa jeunesse
Comme un sûr compagnon qui sait faire pleurer,
Mais pour de chers motifs, avec délicatesse,
Au fond sache-le bien, voilà la vérité...

Mais ta jeunesse, elle est là-bas, avec ta mère
Au fond du vieux jardin, qu'ombre le demi-jour...
Ta forme pour ses yeux se sculpte dans la terre;
Son geste fait vers toi rayonner de l'amour.

Elle étend la main droite et scrute le ciel gris,
Et des voix dans son cœur te nomment et t'appellent.
S'il pleut, elle se dit : Pleuvra-t-il à Paris ?
Si le soleil est doux : Qu'il lui soit doux ! dit-elle.

Ta jeunesse est là-bas, c'est elle qui te parle :
Mon enfant, je t'embrasse bien, ô mon enfant !
Ne me revions, ni trop fatigué, ni trop pâle !...
— Car ta mère, c'est ta jeunesse en cheveux blancs...

MINUIT

Un fou bossu chemine et danse sous la lune,
Et les arbres tordus se le montrent du doigt...
Dans le creux d'une pierre un hibou qui ulule
Le regarde d'un œil unique avec effroi...

Sur les bords des fossés son pas boiteux se traîne...
Il évoque les morts comme un magicien...
L'homme que l'insomnie amène à la fenêtre
Murmure en se signant : Voilà minuit qui vient...

— Au carrefour où tremble un cœur de réverbère,
La rôdeuse en chantant marche dans le ruisseau.
L'assassin profilant sa maigre silhouette
Met sur l'ombre du mur un éclair de couteau.

Un souffle de terreur des murailles suinte...
Le pavé glisse... Un chien qui hurlait à la nuit
Se tait... Et la gouttière arrête sa complainte...
Là-bas un pas de plomb résonne : c'est minuit...

— La lune met de l'or dans le fleuve profond.
On dirait que quelqu'un a crié... Non, personne.
Une ombre grelottante escalade le pont...
Vers qui tends-tu les bras, ô noyé ? Minuit sonne...

« Tu ne finis donc pas, interminable nuit,
Dit le mendiant à qui le froid fait crier grâce.
Vieux spectre aux yeux de fer qui dans l'ombre me suit,
Es-tu la mort enfin ?... » Non, c'est minuit qui passe...

Et celui qui s'éveille en sursaut, plein d'effroi,
Les yeux grandis, les nerfs tordus, pâle, interroge
Le bleu de la veilleuse et l'ombre étrange et voit
Douze esprits noir vêtus qui sortent de l'horloge.

Le temps est long ! dit le veilleur avec ennui...
Minuit ! l'auberge est loin ! songe l'homme en voyage...
Sur la forêt, sur la campagne et le village,
Chaque tour comme un dieu de pierre, crie : Minuit !

*
* *

Moi je t'aime, ô minuit des vertus avortées,
Des sublimes projets et des enchantements,
Minuit des carrefours et des maisons hantées,
Minuit des criminels et minuit des amants !

C'est toi qui distribues les poisons des fleurs rares,
Tu conduis dans les champs le sorcier par la main
Et tu vois les amours des crapauds près des mares,
Minuit qui fais chanter les derniers des ondins !...

Des formes à ta voix paraissent sur les ruines,
Les arbres ont des bras et des cheveux vivants ;
Ils ont l'air de vouloir étirer leurs racines,
Afin de mieux mêler leurs visages aux vents.

Heure où, sur les coussins, se tord la jeune fille,
Le corps moite et brûlé d'un songe de plaisir,
Minuit des fins de bal, des adieux, des mantilles,
Minuit du cavalier, minuit des souvenirs !...

Je t'aime, heure de la magie et des mystères,
Des suicides obscurs, des actes clandestins,
Des portes dérobées, des amours adultères,
Et des voleurs assis partageant leur butin.

Car tu m'apprends le goût des choses défendues,
Le délice du songe et de la volupté,
Le sens qu'a le sourire aux bouches des statues,
La parole des fous pleine de vérité.

Minuit consolateur des laideurs de la vie,
Plus poignant et plus nostalgique qu'un départ,
Toi seul sais me parler, toi seul me désennuies,
Minuit de la beauté, minuit des cauchemars!...

LES QUATRE CAVALIERS

Dans une ville de France
Toute pleine d'étrangers,
Je respirais le silence
Sous les orangers.

Et voilà que près de moi,
Sans nain, sans cor et sans page,
Blanche et bleue elle passa
Dans un équipage.

Et tandis que je rêvais
De partir autour du monde,
Quatre cavaliers buvaient
De la bière blonde.

Et l'un dit : Pour cette femme
J'ai vendu mon anneau d'or
Et j'aurais vendu mon âme
Et bien plus encor.

Le second dit : Par ma foi,
Elle m'aima trois semaines.
Elle me trompait, je crois,
Pour un capitaine.

— Ah ! mes amis, regardez,
Dit l'autre, comme elle est belle !
J'ai voulu la poignarder,
Couchant avec elle.

Mais elle a ri de ces choses,
Car elle joue de la mort
Comme elle joue d'une rose
Ou d'un louis d'or...

Alors j'ai crié : Seigneurs !
Nous nous battrons jusqu'à l'aube,
Car vous mentez, sur l'honneur :
Intacte est sa robe !

Allons, seigneurs, suivez-moi ;
Malgré vos mines superbes
Je vous coucherai tous trois
Dans les hautes herbes...

Le quatrième cavalier
Était habillé de noir.
Il avait l'air de parler
Aux ombres du soir.

Ah ! dit-il, je vous admire
De croire et d'aimer si bien.
J'en aurais plus long à dire
Si je voulais bien...

Mais toutes les larmes meurent,
Les regrets sont superflus !
Je demande, quand je pleure,
Un verre de plus !

Avant, je vous ressemblais ;
J'aimais l'espoir et la gloire.
Laissons dormir, s'il vous plaît,
Cette vieille histoire.

Aller se battre une fois
Pour des propos d'après boire,
Et tomber comme une croix
Sur la terre noire,

Le visage vers les cieux.
Croyez-moi, c'est chose amère.
Il vaut mieux mourir, monsieur,
Pour une chimère...

— Vous êtes mes seuls amis,
Me suis-je alors écrié;
Pardonnez cette folie,
J'ai souffert, voyez.

Oublions dans un festin
Qu'elle est belle et qu'elle existe;
Oublions les yeux divins
Qui m'ont rendu triste.

Allons-nous en par la ville,
Ayant noyé nos ennuis,
Dans ces quartiers où défilent
Des rondes de nuit.

Et dans un bouge, au matin,
Si nous rencontrons ensemble
Quelque fille aux cheveux teints
Et qui lui ressemble,

Laissez-moi m'agenouiller
Comme devant une sœur,
Devant cette chair souillée
Et ce triste cœur ;

Et d'une larme inconnue,
Honorer avec tristesse
La pauvre idole déchue
De ma jeunesse.

UN SOIR DANS UNE AUBERGE

Le vent d'automne fait grincer le contrevent...
O rumeur des torrents ! Auberge solitaire !..
Quand le pas d'un cheval se mêle au bruit du vent,
La vieille dit : Voilà le cavalier Misère...

L'air sent la pluie, le thym, la terre et le girofle...
La chandelle palpite et fume et l'on ne voit
Que le manteau rayé d'un homme qui se chauffe
Et le vieux balancier de l'horloge de bois...

— Qui porta ce bouquet d'euphorbe et d'ancolies ?..
— C'est ma fille ! Elle est jeune et va sur la montagne.
Mais moi,quand elle part j'ai des mélancolies,
Car autrefois j'allais à pied jusqu'en Espagne...

Quel bruit ! Le vieux sapin va tomber sur l'auberge...
Le voyageur pensif se rapproche du feu...
J'entends l'hôtelier dire : Il faut brûler un cierge !
Et la vieille grelotte et gémit : O mon Dieu !

— Encore un verre ! Asseyez-vous car il faut boire !
Mais voyez, sur le cuivre antique du bougeoir,
Qu'est-ce donc qui descend comme une larme noire ?
— Ne lui faites pas mal, c'est l'araignée du soir...

— Ah ! monsieur, je vous reconnais, dit l'aubergiste...
Vous arriviez dans la calèche du château...
Il y avait une jeune fille aux grands yeux tristes...
Vous aviez mis des fleurs aux harnais des chevaux...

Et le cocher jouait du cor devant la porte
Et ces dames disaient qu'elles voulaient danser...
La jeune fille et vous comptiez les feuilles mortes...
Mais à présent elle est mariée... — Je sais, je sais...

— On n'avait jamais vu un si beau mariage,
Car tous les châtelains du pays étaient là...
Qu'elle était belle en blanc ! Vous étiez en voyage ?..
— Oui, moi, je voyageais... — On se marie, voilà...

— Va-t-elle encor se promener dans cette allée,
Où sont ces beaux tilleuls, à la tombée du soir ?
Sa maison, n'est-ce pas, n'est pas très éloignée ?
Demain, il fera beau, je compte aller la voir.

— On ne l'a jamais plus revue dans la vallée.
Elle est partie ! Qui sait quand elle reviendra ?...
Et voilà qu'à ces mots, près de la cheminée,
L'homme au manteau rayé brusquement se leva.

Je vis qu'il était pâle et qu'il versait des larmes.
Il s'élança dehors en murmurant : Adieu !
Et le vent s'engouffra avec un grand vacarme...
La chandelle trembla... La vieille dit : Mon Dieu !

— Il a pris le chemin de la haute montagne...
Voyez ! dit l'aubergiste, il disparaît là-bas...
— Je songeais à la pluie, au danger, à l'orage,
Je le voyais de loin tendre vers moi les bras...

— Il faut dormir !.. Un temps pareil!.. Là-haut, il neige!..
A chacun son bonheur, à chacun sa folie !...
J ai juré de ne plus revenir dans l'auberge,
Où se sèche un bouquet d'euphorbe et d'ancolies...

CONVERSATION AVEC UNE VIEILLE FILEUSE

J'ai traversé la Bretagne
Sans bouquet et sans compagne.
Mon ombre, le soir,
A la mort était pareille.
Seules, parfois, les corneilles
Me disaient bonsoir...

J'ai vu des châteaux en ruine
Et j'ai vu la mer divine

Et ses golfes d'or.
Et malgré son clair sourire,
Je ne pouvais pas me dire
Content de mon sort.

Pourtant respirer la brise
Qui vient de loin et qui grise,
Suivre le chemin
De sa seule fantaisie,
Un livre de poésies,
Un bois de sapins,

Un long manteau gris flottant,
Un marin qui va chantant
Dans un beau paysage;
Ces choses suffisent bien
Pour un cœur comme le mien
Toujours en voyage...

Or, les Bretons en passant,
Sous leurs chapeaux à rubans

Et leurs scapulaires,
Disaient : Qu'a ce voyageur ?
Dans ses mains il tient son cœur,
Il pleure peut-être...

Même une vieille fileuse
Cassée, triste et merveilleuse,
Debout sur son seuil,
S'écria : Venez donc boire !
Vous voyez, ma robe est noire
Et je suis en deuil.

J'avais un fils jeune et fier...
D'une fille de Quimper,
Par un beau dimanche,
Il devint amoureux fou,
A cause de ses yeux doux,
De sa robe blanche.

Mais elle ne l'aimait pas...
Alors il se fit soldat...

Il avait vos yeux...
Pendant la guerre de Chine
— C'est la volonté divine —
Il est mort, monsieur...

D'une dame de Paris,
Votre cœur doit être épris,
Vous êtes si pâle.
Allez, il faut l'épouser
Et, pour lui plaire, achetez
Une bague, un châle.

Mais j'ai dit : Celle que j'aime
Et qui fait ma face blême,
Mon pas incertain,
Il n'en est de plus charmante,
Depuis la ville de Nantes
Jusqu'à Corentin.

Mais si tu savais, fileuse,
Ses caprices d'enjôleuse,

Le chant de sa voix,
Tu dirais : Quelle misère !
Il vaut mieux faire la guerre
Contre les Chinois.

Elle ignore le langage
De ses bois, de ses rivages,
De ses soirs en pleurs.
C'est une fille des villes,
Enivrante et puérile
Qui n'a pas de cœur.

Et ce n'est pas même assez
De ton beau cidre doré,
Du vent, de la pluie,
De l'arome de la mer
Et des cloches de Quimper
Pour que je l'oublie.

LE COMÉDIEN

Un poignard, un pourpoint, un masque,
De la pourpre et des bijoux faux,
Une perruque, un tambour basque,
Pour mon bonheur, c'est ce qu'il faut.

Public, tais-toi ! brûlez, quinquets !
Décors, reluisez et qu'on frappe !
Aujourd'hui, je suis un laquais,
Mais demain je serai le pape.

Toi qui cherches à trouver mes traits
Sous les fards, les bleus et les crèmes,
Je n'ai pas de visage vrai
Et pas de cœur sincère même,

Car, chaque soir, sans amertume,
Que je sois triste ou fatigué,
Je change d'âme et de costume,
Je deviens beau, grotesque ou gai.

M'as-tu vu en grand de Castille
Et m'as-tu vu en chenapan ?
M'as-tu vu quand je tue ma fille ?
M'as-tu vu quand je joue Don Juan ?

M'as-tu vu lorsque je regarde,
Du regard de Napoléon,
Passer de chimériques gardes
Dans les peintures du plafond?

M'as-tu vu dans ma loge, un soir,
Au bruit des bravos qui m'acclament,
Dépouillant, devant mon miroir,
Des monceaux de lettres de femmes ?

— Ah ! tu ris... Va, je ris aussi.
Je pleure si c'est nécessaire,
Je suis ton plaisir, me voici
Et je vais danser pour te plaire.

J'ai des ressorts comme un pantin.
Quand je prends des poses très belles,
Que je fais des gestes hautains,
Quelqu'un a tiré la ficelle.

Je tourne si cela te plaît
Et tu me dis : A droite, à gauche...
Je suis une image, un jouet,
Un grelot, un pauvre fantoche.

Cela me suit dans l'existence ;
Je n'ai ni lois ni dignité,
Pas de règle et pas de conscience,
Je déteste la vérité...

Même, ma vie est dissolue,
Mon âme a besoin de plaisirs...
Je désire sans retenue
Et me flatte de mes désirs.

— Devant les rampes électriques,
Spectateurs, vous pouvez, c'est vrai,
Me chasser comme un domestique,
Avec vos cris et vos sifflets.

Et pourtant, moi qui suis sans race
Et sans honneur, moi qui n'ai rien,
Je ne donnerais pas ma place,
Contre la vôtre, ô gens de bien !

Car j'ai des heures triomphales
Sous la lumière des tréteaux
Et me fais des robes royales
Avec mes pauvres oripeaux.

Car je crois à ce que je fais,
J'en vis et j'en meurs, mais qu'importe !
Au dernier vers, si je tombais,
Que sur un décor on m'emporte...

Car ma couronne a des épines.
Je bois chaque soir le poison
Et me déchire la poitrine
Avec mon poignard de carton.

LES INCOMPLETS

J'ai cherché le secret des vaisseaux sous-marins,
J'ai voulu fabriquer de l'or avec des pierres,
Des bijoux faits de gaz ont coulé dans mes mains,
J'ai fait des appareils beaux comme des chimères.

J'ai rêvé de cingler un jour vers l'idéal,
Aux regards des mortels que le rêve prosterne,
Sur un ballon ayant des ailes de métal,
Debout près de l'hélice, et dans le ciel moderne...

Moi, j'ai voulu créer du rêve avec des sons.
Des sanglots de mon cœur j'ai fait de la musique,
J'ai recueilli, le soir, cette immense chanson
Qu'entonne la cité dans l'ombre nostalgique,

Et des bruits confondus, des cloches, des wagons,
De la plainte du fer, du râle des usines,
J'ai fait, avec le bois creusé d'un violon,
Un poème très court, d'une langue divine...

J'ai rêvé de partir comme un navigateur,
Qui vogue vers le nord, penché sur sa boussole,
Pour voir les icebergs, semblables à des fleurs,
Passer à la clarté des étoiles du pôle,

Les mirages faisant, avec les mers bleuies,
Une apparition de songe et de royaumes,
Et pour trouver un jour l'Atlantide engloutie,
Avec ses tours en ruine et ses temples fantômes...

Un ange bat de l'aile et chante en nous suivant,
Nous rêvons de saisir les choses impossibles;
Le dessin de notre ombre étonne les passants,
Et nous parlons, le soir, aux êtres invisibles.

Méprisant le travail et le pain du vulgaire,
Nous, de la race humaine éternels méconnus,
Les inventeurs déments, les sublimes poètes,
Nous cherchons dans le ciel ce qu'on n'a jamais vu.

Nos vêtements sont déchirés et l'on nous raille,
Nous portons le fardeau de toutes les douleurs,
Nous mourons sans amis, sans pleurs, sans funérailles,
Mais cachant un lambeau de pourpre sur nos cœurs.

— C'est que notre pensée à l'œuvre est infidèle :
C'est que nous n'avons pu jamais rien terminer !
Notre poème a l'air d'un grand oiseau sans ailes,
Notre ballon éclate au moment de monter...

Quand nous cherchons le mouvement perpétuel,
Une horloge idéale, un nouveau télescope,
Quand notre esprit joyeux s'élève jusqu'au ciel,
Quand un grand souffle fou passe et nous enveloppe,

Nous oublions toujours quelque intime ressort,
Un subtil élément, et, quand l'œuvre est finie,
Elle garde pour nous l'apparence d'un mort :
Il manque une ombre, un rien, le cœur léger, la vie.

Ah ! nous n'avons rien fait même de vraiment beau !
Quand nous créons notre génie nous abandonne ;
Nos chefs-d'œuvre manqués sont comme des flambeaux
Dans un endroit désert, qui n'éclairent personne.

Pouvoir changer notre chimère en vérité !...
Dans nos mains le beau rêve en laideur se transforme
Et nous suivons, cœurs incomplets, notre beauté
De loin, sans distinguer sa couleur et sa forme...

LE COMPAGNON DE L'AMOUR

Je suis tous les baisers, je suis tous les poisons !
Les mystères du sang sont mes ombres aimées.
Mes retours, réguliers comme ceux des saisons,
Mettent un vaste attrait aux yeux des bien-aimées.

Je fais monter, d'un geste obscur, terrible et lent,
Sur la blancheur des chairs une fleur ironique,
Et c'est moi qui, le soir, comme des spectres blancs,
Fais danser les rideaux dans l'enfer des cliniques...

Amants, criez vos noms éperdument dans l'ombre !
Laissez errer votre âme au souffle du désir !
Laissez tomber sur vous, de votre alcôve sombre,
Les grands rêves lassés mêlés de souvenirs !

Cherchez au fond des yeux les clartés merveilleuses
Qui font croire l'amour plus profond que la nuit;
Savourez, au parfum des chairs délicieuses,
De l'attente du jour les sublimes ennuis !...

Je suis le compagnon secret et familier
Des chercheurs de plaisir et des filles publiques ;
Je mêle un goût de mort aux saveurs des baisers
En déroulant sur eux mes cheveux diaboliques.

J'ai caché dans vos draps mes philtres et mes charmes;
Il n'est pas de baisers que je n'aurai salis;
Je gâte votre sang du poison de mes larmes
Et l'odeur du tombeau parfume votre lit...

« Quel fleuve empoisonné circule dans mes veines ?
Qui donc, pendant la nuit, m'a couronné de plomb ?
Un effroyable mal me tient et me gangrène,
Car les morts sont venus coucher dans ma maison...

Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait, ô ma maîtresse aimée ?
Toute cloche à présent résonne comme un glas ;
Les vers rongeurs sont dans tes tresses parfumées
Et je suis comme un spectre en sortant de tes bras.

Va-t-en ! j'ai sur ma lèvre un goût de sépulture.
Tu viens de mettre un peu de terre dans ma main ;
A présent je te reconnais, sur ta figure
Je vois les traits sacrés et les yeux du destin... »

— Mais non, pauvres amants ! joignez encor vos bou-
[ches !
Je passe dans la fête et j'éteins les flambeaux.
Vous avez seulement préparé votre couche,
Vous êtes comme ceux qui creusent leur tombeau...

Je couronne vos fronts d'une rose auréole...
O misère commune entre les mains du sort,
Compagnon de débauche, inexorable idole,
Il faut m'aimer, je suis l'amour, je suis la mort...

A UN POÈTE

Ne mets pas ce noir laurier,
Camarade, sur ta tête.
C'est un bien mauvais métier
Celui de poète.

Dans une chambre d'hôtel
Abriter son existence,
En proie au rêve cruel,
Au froid, au silence,

Au chant des prostituées,
Au souvenir de la mer,
Pour une âme haut placée
C'est un sort amer.

On rêve les soirs d'automne,
A la lueur du charbon,
Un ami vous abandonne,
L'on dit : A quoi bon !

On est seul et sans ivresse,
On est pris par le dégoût
Et raillé par sa maîtresse,
Oh ! cela surtout !

Parce qu'on est un enfant
Qui s'est perdu dans l'orage,
Et qu'on n'a ni trop d'argent
Ni trop de courage,

Qu'aux pleurs le soir vous convie,
Qu'on croit à tous les mensonges
Et qu'on marche dans la vie
Comme dans un songe.

Ce n'est pas dans le plaisir
Que j'ai perdu ma jeunesse.
Ah ! pourquoi tant de désirs
Et tant de tristesses !

Peut-être parfois, le soir,
Tu m'as vu chanter et rire,
Plein d'amour et plein d'espoir :
Je peux bien le dire

Que, sous un masque joyeux
C'est ainsi que l'on résiste
Quand on est un orgueilleux
Et qu'on est un triste.

Non, ne te fais pas poète !
Cela coûte trop de pleurs,
Car la gloire, on ne l'achète
Qu'au prix de son cœur.

MA RACE

Salut ! ô chers aïeux de ce morceau de France
Où l'on entend chanter au tournant du chemin
De vieux airs espagnols sous des arceaux romains,
De ce pays d'azur et de plaines immenses,
De maïs d'or, de clochers rouges et de vins
Avec des qualités de force et d'insouciance.

Je vous aime, parents lointains, aïeux sans gloire !
Vous qui n'avez marqué par aucun monument
La route où vous meniez laborieusement
Votre destin modeste et vos jours sans histoire !
O vous qui maintenant dormez obscurément,
Vous êtes à jamais vivants dans ma mémoire.

Je tire grand honneur d'être le descendant
Des artisans urbains qui vivaient à Toulouse.
C'est une vanité dont mon âme est jalouse
De savoir qu'en ces lieux, antiques habitants,
Ils bâtissaient des murs, forgeaient, portaient des blouses,
Méprisaient la richesse, étaient fiers et contents.

Je vous aime, ô parents, pour votre sacrifice,
Vos travaux patients, vos cœurs inexprimés,
Parce que vous étiez puissants et désarmés,
Que vous mouriez souvent, tout seuls, dans les hospices,
Que vous étiez naïfs, pauvres, bons, oppprimés,
Parce que vous aimiez la paix et la justice.

En m'en allant, le soir, dans la rue, je vois luire
Du fond des ans passés votre humble souvenir
Et, près des monuments que l'ombre fait grandir,
Je m'attarde, surpris de n'y pas voir s'inscrire
Votre rude profil et votre nom pour dire
Quelle fut votre vie aux peuples à venir.

Et je dis, contemplant les ponts, les cathédrales,
Les quartiers s'étageant avec leurs escaliers
D'où le songe des morts comme un souffle s'exhale,
Songeant que tout cela s'est fait avec vos râles,
Votre sang et votre sueur, vos corps ployés :
Voici mon héritage à moi, fils d'ouvrier !

Je vous vois dans les temps et je me représente
L'un de vous, tout pensif, à l'heure où Saint-Sernin
Jette sur la cité les voix retentissantes
Fidèles et sacrées de ses cloches d'airain,
Quand le soleil couchant teint de flammes sanglantes
Les briques des tombeaux où reposent ses saints.

Que l'ombre de ces tours, songe-t-il, est épaisse !
Que ce bruit est terrible et que ce ciel est noir !
Mes jours, dans le travail, ont coulé sans espoir ;
Ces murs que j'ai bâtis me font peur et m'oppressent.
Naîtra-t-il de ma race un fils qui, sans tristesse
Et sans haine, entendra ces cloches dans le soir ?

J'en vois un autre, assis parmi l'encre et les livres
Dans l'atelier obscur d'un petit imprimeur
Et disant : Ces écrits, c'est moi qui les fais vivre !
Les hommes ne liront que grâce à mon labeur,
Et moi, de la pensée humaine toujours ivre,
J'ignore du savoir les profondes douceurs.

Ah ! je vous revois tout près des lampes anciennes
Reposant votre corps courbé par les travaux,
Je vois pencher vos fronts blanchis sur les berceaux,
J'entends monter vers moi votre plainte lointaine
Et l'adieu résigné, mélancolique et beau
Qu'en mourant vous disiez à l'existence humaine.

Je vous bénis, parents, dont l'effort et la vie
Font que ce soir j'ai pu travailler et penser.
Votre œuvre et vos désirs dans mon sang ont passé.
A la table modeste où le sort me convie
Je loue l'hôte ingénu qui m'a dit de siéger
Et qui m'offre un pain tel que je m'en glorifie.

Soyez en paix, parents, car le dernier venu
D'entre vous est instruit, laborieux et juste.
Il sait la liberté, son prix et sa vertu,
Il porte le flambeau de votre race auguste.
Soyez en paix, parents, sous le tertre inconnu
Où vous dormez sans croix, sans couronne et sans buste.

PLUS LOIN

Plus loin ! Que veux-tu donc, ô cœur insatisfait ?
Vois, la maison du soir ouverte pour t'attendre...
L'odeur d'orange emplit le vestibule frais
Et dehors le sureau tend ses bras de bois tendre...

Plus loin ! Paris, ses voix, ses larmes, ses plaisirs..
Les bouquets, le salon, les aveux devant l'âtre,
L'étoffe des coussins où traînent les désirs
Et le tabac qui fait l'atmosphère bleuâtre.

Plus loin encor ! les trains, les quais, les paquebots,
Le sel piquant de l'air, le goudron des cordages,
Les ancres, les soleils vacillants et falots,
La suie des ports, les parasols, les coquillages...

Plus loin toujours ! Un homme, un seuil, une maison...
Le pied fait peu de pas, l'œil voit peu de lumière,
Tout bruit est pour l'oreille également profond
Et le bleu de la veine a l'aspect de la pierre.

LA BEAUTÉ QUI FUIT

LA BEAUTÉ QUI FUIT

Chacun a sa beauté, il la recherche, il l'aime,
C'est un être dansant qui marche dans ses jours,
Tous ses plaisirs n'en sont que les fuyants emblèmes,
Il donne pour la voir sa peine avec amour.

Chacun a sa beauté ; pour l'un c'est une image,
Pour l'autre un souvenir et pour l'autre une croix...
C'est le contour d'un sein ou celui d'un rivage,
Une lettre d'amour ou le vent dans les bois.

Il la possède, il vit dans cette certitude
Qu'il porte le secret d'un trésor dans l'esprit.
Que ce soit une femme ou des livres d'étude
Une forme de chair ou des rêves écrits...

Que ce soit la douleur ou le masque du rire,
C'est elle, un idéal avec sa vérité.
Chacun la connaît bien, la conserve et l'admire...
Moi je n'ai jamais su quelle était ma beauté.

Quelquefois je la sens, elle est là toute proche,
Je pourrais la saisir si je tendais les bras...
Elle s'évanouit comme le bruit des cloches
Et comme le passant qui s'éloigne là-bas...

Est-elle dans les yeux de la femme que j'aime,
Dans l'étourdissement du voyage et des mers ?...
J'ai beau chercher, j'ai beau regarder en moi-même,
Je ne vois pas les feux du flambeau qui m'est cher.

Si tu restes comme un fantôme insaisissable,
Si je ne vois jamais qu'une ombre ou qu'un profil
De ce qui me paraît charmant ou désirable,
Ah ! le but de la vie, alors, où donc est-il ?

Beauté, beauté qui fuis toujours, tremblante image,
Toi que j'ai poursuivie si désespérément
Sans même deviner la ligne du visage,
Que j'entendais parler et chanter vaguement,

Dans les derniers éclats des orchestres qui meurent,
Que j'ai cru voir dans la finesse d'une main,
Dans la courbe du dos d'un pauvre homme qui pleure,
Ah ! pourquoi passes-tu, beauté, dans mon chemin ?

Ton plaisir est amer, ta joie est incomplète,
Je n'éprouve jamais qu'un frisson de beauté...
Une seule minute et l'ombre s'est refaite...
Pourquoi suis-je entre tous par toi déshérité ?...

Les autres ont aux yeux des ardeurs plus durables.
Moi seul, je te connais et ne peux te parler.
Pourquoi suis-je effleuré de rêves admirables
Que je ne dois étreindre ou même contempler ?

Pourquoi m'as-tu donné ces vœux contradictoires
Et cette âme si pauvre et si riche à la fois,
Qui porte tour à tour la misère et la gloire
Et te chérit, beauté, et ne sait pas pourquoi ?

MA SINCÉRITÉ

MA SINCÉRITÉ

J'ai dit que j'étais lâche à l'idée de la mort,
Ingrat, faux et menteur pour tous ceux qui m'aimèrent...
Dans l'amitié, l'amour, malgré tous mes efforts
De ne penser qu'à moi j'ai senti la misère.

J'ai dit m'être exempté des devoirs et des lois,
Que j'ai pleuré, ayant un cœur de pitié vide,
Et que je fus toujours de mon bonheur avide,
Que j'ai pris mon plaisir sans scrupule et sans choix.

J'ai tout dit : le dégoût, l'ennui, la jalousie,
Celle que j'adorais, dont je m'étais lassé,
La femme avec son écœurante poésie...
La vie est médiocre et j'ai crié : Assez !...

Tout dire ! n'est-ce pas le fait d'une âme basse
Qui tire vanité même de ses défauts,
De même que le pitre est fier de sa grimace,
La femme de son fard et de ses rires faux ?

N'est-il pas dans le cœur fermé de l'hypocrite
Plus d'orgueil véritable et plus de dignité ?...
Pourquoi, puisque chacun sous un masque s'abrite,
Prodiguer le trésor de ma sincérité ?...

Qu'importe ! J'aime mieux montrer mon vrai visage,
Sa tristesse, les plis de la peau, sa laideur,
J'aime mieux mettre à nu, malgré son esclavage,
Sa fadeur, ses désirs et ses tares, mon cœur...

Si jusqu'aux buts secrets l'on s'applique à descendre,
Si l'on trie avec soin ses plus chers sentiments,
De même pour un feu brûlant depuis longtemps
Qui, bien que rouge encor, n'est plus qu'un tas de [cendres...

On s'étonne de voir que ces éclats brillants,
Ces pensées qui semblaient faire de la lumière,
Ne sont à l'examen d'un regard clairvoyant
Que de pauvres débris, une triste poussière...

Ah ! parler est un peu salir ce que l'on aime !
Mais sans l'élan qui fait que l'on se donne à tous,
Sans ce frémissement de nos nerfs, de nous-mêmes,
Sans ce cri déchirant, au fond, que valons-nous ?...

Rien en moi n'est sacré, j'ai déchiré le voile.
Que l'homme vertueux se détourne de moi !
Je vois dans mon ciel pauvre et presque sans étoile
Un vrai morceau de bleu pour la première fois...

Gouttes de vérité qui tombez de nos âmes,
Mouvement spontané qui nous pousse aux aveux,
Libre don de soi-même aussi chaud que la flamme,
Vous êtes à jamais l'idéal que je veux.

Je parlerai tout haut sans respect et sans honte,
Ayant passé le temps enfantin du remords...
Je sais qu'il n'est d'amour que l'amour qu'on raconte
Et que seul le silence a le goût de la mort...

TABLE

LES LÈVRES ET LE SECRET

Envoi 3
Les lèvres et le secret 7
L'indifférent. 9
La femme enfant 11
Un remords. 14
Je mens. 16
On vieillit. 19
Le don Juanisme 22
Son bonheur. 25
La volupté. 28
Les deux bonheurs 32
L'habitude du malheur. 34
Les faux adieux. 36

Les goûts de luxe. 38
La duperie des larmes. 40
Le bonheur triste. 42
Comme elles sont. 45
Les ardeurs éteintes. 47
La chanson de l'inconstant. 50
Le débauché 52
Pourquoi l'on aime 54
Le don d'être spontané. 57
Ceux qui se sont aimés se retrouvent. . . . 59
A celle qui veut être respectée. 61
Rupture 64
L'oiseau mécanique. 67
L'amour de l'argent. 72
Le supplice du désir. 74
Conseils à ma maîtresse 76
Les avares. 79
Une jeune fille. 81
Le rire. 84
On parle trop tard. 86
Je suis un faible 88
La gouttière et la lampe. 90
Les bonheurs perdus 92
L'amitié 95
La coquetterie des hommes 97
Une jeune fille. 99
Du nouveau. 101
Les contradictions 103
L'amour du vulgaire. 106
Après 108

Avilir 110
Imagination. 112
Le goût de promettre. 116
Les projets de voyage. 118
Le mensonge 120
Les rêves d'amour 123
Paraître heureux 126
La chanson du désir. 129
Les scrupules inutiles 131
La foire 133
Encore un train 137
Ce jour-là. 140
Son amie. 142
Égoïsme 146
Être l'amant de cœur 148
L'ombre et l'éclipse 150
La vie est pauvre. 152
La fin de l'amour 155

SOIRS DE PARIS ET D'AILLEURS

Les meilleures lettres 161
Quoi ! cette fille d'auberge 163
Maison publique 166
Un soir au café 169
Je passe 172
Chanson du prince de Bohème 174
Le château des Adieux. 176
Faut-il avoir des regrets ? 179

Les amours de quinze ans 182
Soir d'août 187
Le testament 189
A la fenêtre d'un hôtel garni. 193
Minuit. 199
Les quatre cavaliers. 204
Un soir dans une auberge. 210
Conversation avec une vieille fileuse. . . . 214
Le comédien 219
Les incomplets. 224
Le compagnon de l'amour 228
A un poète 232
Ma race 236
Plus loin. 241

La beauté qui fuit 245
Ma sincérité 251

30-1-06 — Tours, Imp. E. Arrault et Cie.

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

POÈTES CONTEMPORAINS

THÉODORE DE BANVILLE
Poésies complètes. . . . 6 vol.
Choix de poésies . . . . 1 vol.

HENRY BATAILLE
Le Beau Voyage . . . . 1 vol.

ÉMILE BERGERAT
Ballades et Sonnets. . . 1 vol.

JULES BOIS
L'Humanité divine . . . 1 vol.

ABEL BONNARD
Les Histoires. . . . . 1 vol.

MAURICE BOUCHOR
Choix de Poésies . . . . 1 vol.
Poèmes historiques et légendaires. . . . . 1 vol.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER
La Romance de l'Homme. 1 vol.

ANDRÉ CORTHIS
Gemmes et Moires. . . . 1 vol.

ALPHONSE DAUDET
Les Amoureuses. . . . 1 vol.

LUCIE DELARUE-MARDRUS
Par Vents et Marées. . . 1 vol.

GEORGES DOCQUOIS
Les Minutes libertines. . 1 vol.
Le Plaisir des nuits et des jours. . . . . 1 vol.
Le Petit Dieu tout nu . . 1 vol.
La Petite Flûte. . . . . 1 vol.

ALFRED DROIN
Du Sang sur la Mosquée . 1 vol.

JUDITH GAUTIER
Poésies . . . . . 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER
Poésies complètes. . . . 3 vol.

EDMOND GOJON
La Grenade . . . . . 1 vol

FERNAND GREGH
La Chaîne éternelle. . . 1 vol.

EDMOND HARAUCOURT
L'Ame nue . . . . . 1 vol.
Seul. . . . . 1 vol.

NICOLETTE HENNIQUE
Du vent sur la plaine. . 1 vol.

ARSÈNE HOUSSAYE
Poésies complètes. . . . 1 vol.

ADRIENNE DE LAUTREC
La Révolte. . . . . 1 vol.

JEAN LORRAIN
L'Ombre ardente . . . . . 1 vol.

JACQUES MADELEINE
A l'Orée . . . . . 1 vol

MAURICE MAGRE
Les Lèvres et le Secret. . 1 vol.
Les Belles de Nuit. . . . 1 vol.

CATULLE MENDÈS
Poésies complètes. . . . 5 vol.

MISTRAL
Mirèio . . . . . 1 vol.

JEAN RICHEPIN
La Chanson des Gueux. . 1 vol.
Les Caresses . . . . . 1 vol.
Les Blasphèmes. . . . . 1 vol.
La Mer. . . . . 1 vol.
Mes Paradis . . . . . 1 vol
La Bombarde. . . . . 1 vol.

GEORGES RODENBACH
Poésies complètes. . . . 4 vol.
La Jeunesse blanche . . 1 vol.

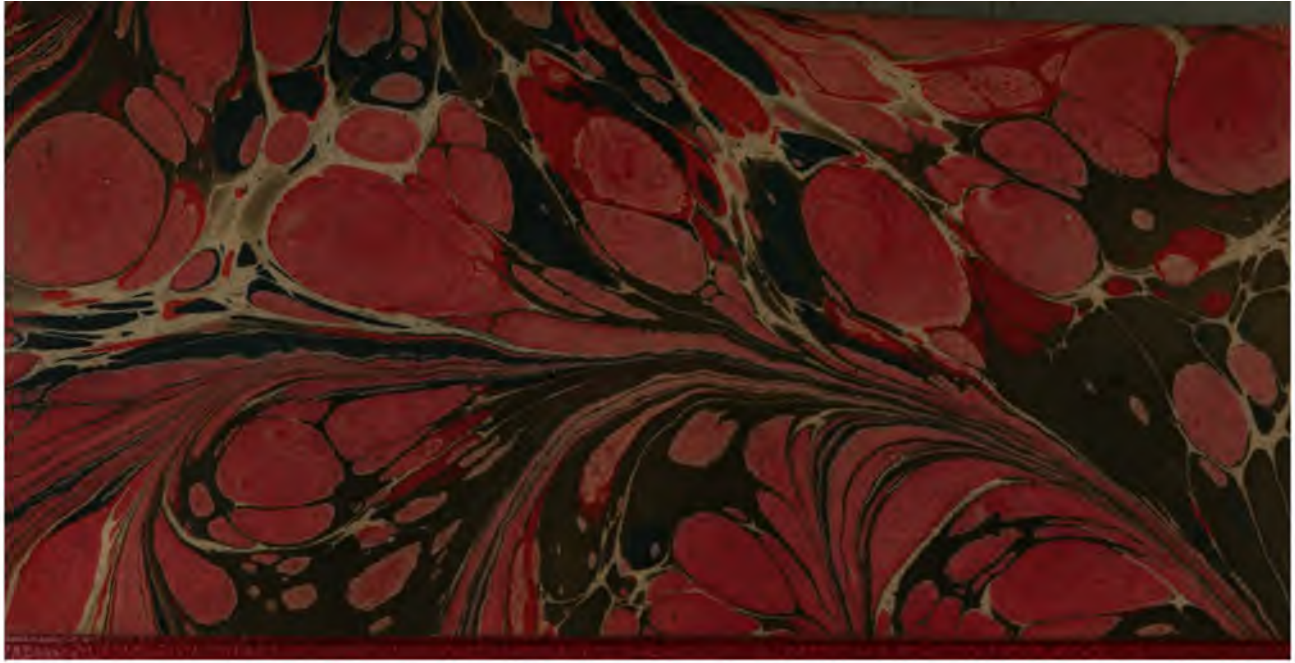
MAURICE ROLLINAT
Les Névroses. . . . . 1 vol.

EDMOND ROSTAND
Les Musardises. . . . . 1 vol.

MAURICE ROSTAND
Poèmes . . . . . 1 vol.
Le Page de la Vie . . . . 1 vol.

ARMAND SILVESTRE
Poésies complètes. . . . 9 vol.

PAUL VERLAINE
Choix de Poésies . . . . 1 vol.

La Couronne Poétique de Victor Hugo (1847-1902). 1 vol.

13151. — Imp. primeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.